

Cabrera, poème en neuf  
chants / par P.-L.  
Hartville

Hartville, P.-L.. Cabrera, poème en neuf chants / par P.-L. Hartville. 1861.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

Seine

INVENTAIRE

Ye2 4.044

# CABRERA

POÈME

EN NEUF CHANTS

PAR

**P.-L. HARTVILLE**

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C<sup>e</sup>.

RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3

—  
1861







# CABRERA

Ye

24041



# CABRERA

POÈME

EN NEUF CHANTS

PAR



**HARTVILLE**

---

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C<sup>o</sup>.

RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3

—  
1861



# DÉDICACE

A MADAME LA MARQUISE DEL TER

COMTESSE DE MORELLA, ETC.

Madame,

Vous êtes d'un pays dont l'honneur est la loi ; la vertu, la noble aspiration ; la gloire, le mobile éternel.

Sous quelle plus efficace protection et quelle appréciation plus intelligente que la vôtre, Madame, pourrais-je placer un poëme dont le héros est le type de ces éminentes qualités.

En effet, grand parmi les plus grands, celui que je chante, favorisé par son heureuse étoile, a pu voir de son vivant sa grandeur constatée par l'histoire.

Dans le palais des rois, comme sous le chaume du prolétaire, des plaines de la France aux monts escarpés des Espagnes, partout il a laissé des souvenirs impérissables.

Pourquoi fallait-il que la douleur vînt troubler la douce quiétude de cette vie écoulée au milieu des joies de la famille, sous les frais ombrages de

Wentworth-Morella-Castel! Hélas! un sinistre nuage apparaît à l'horizon, et votre époux apprend que l'existence de son roi est menacée. Il vole aussitôt où son cœur l'appelle. Le vaisseau qui va l'emmenner est prêt à quitter les côtes d'Angleterre, lorsqu'un télégramme lui apporte cette fatale dépêche : « Ami, je sais apprécier tout le  
« sang que tu as versé pour mon père et pour  
« moi. Adieu; la mort m'attend. Si je ne puis te  
« revoir, ma dernière pensée sera pour mon hé-  
« roïque et fidèle Cabrera. »

Le roi Charles VI meurt loin de sa patrie, sans avoir pu s'asseoir au trône de ses pères, et son âme magnanime, à travers l'espace, vient se révéler une dernière fois à celle de son loyal défenseur.

Je m'arrête, Madame, les grandes douleurs sont muettes; mais votre cœur a compris toute l'étendue de cette perte; il s'en est ému.

Puissent mes chants adoucir l'amertume de vos regrets! Cette assurance sera le plus digne prix de mes travaux.

Je suis avec le plus profond respect,  
Madame,

Votre très-humble et très-respectueux  
serviteur :

P.-L. HARTVILLE.

Paris, 31 janvier 1861.

# CABRERA

---

## CHANT PREMIER.

Bétique aux verts lauriers, terre antique et bénie !  
Climat chéri des cieux, belle Lusitanie !  
Noble Taragonèse, illustre en tous les temps  
Par tes vaillants guerriers, leurs combats de géants,  
Je veux que dans mes vers, aux regards retracée,  
Vivante image, encor, votre grandeur passée  
Atteste de tout temps, ainsi que pour la foi,  
Votre fidélité, votre amour pour le roi.  
Biscaye, Estrémadure, et toi surtout, Navarre  
Qui de ton sang, jamais, ne t'es montrée avare  
Alors que tu voulus, dans leur intégrité,  
Le respect de tes droits et de ta liberté ;  
Du lion de Castille, évoquant la mémoire,  
Je veux de ses combats éterniser la gloire ;

Sur les bords du Xénil, aux flots harmonieux,  
Séville! célébrer ton passé glorieux.  
Vous, Grenade et Cordoue aux fontaines moresques,  
Retracer vos palais tout frangés d'arabesques,  
Abrités d'orangers, de grenadiers en fleurs,  
De roses, de jasmins dont les molles senteurs,  
Durant vos tièdes nuits, vont aux âmes rêveuses  
Porter des voluptés les flammes dangereuses.  
Puis Cadix rafraîchi par la brise des mers,  
Fameux *non plus ultra* jadis de l'univers;  
Du Celtibère enfin, toi l'antique patrie;  
Aragon, dont les fils ont l'âme encor nourrie  
De la mâle vertu qui savait l'exalter,  
Ce sont tes descendants qu'ici je veux chanter.  
Que seraient auprès d'eux, s'ils existaient encore,  
Ces califes brillants que l'Islamisme honore?  
Alphonse, sur la voie où marcha sa valeur,  
Eût été fier d'avoir un digne successeur  
Dans Ramon Cabrera de Tortose la belle,  
Dont l'étoile aujourd'hui sur l'Espagne étincelle.  
Sur les rives de l'Ebre, au milieu des forêts  
Où croît près du laurier l'olivier de la paix,  
S'élève Morella, Morella l'invincible,  
Et près d'elle Tortose à la grâce indicible,  
Son émule ou plutôt sa noble et digne sœur  
En brillants souvenirs, en royale splendeur,  
Dont l'une est le berceau, l'autre un titre à la gloire  
Du héros dont l'Espagne a gardé la mémoire.

Le bruit sourd du canon, arbitre des combats,

Ne venait plus frapper l'oreille des soldats.  
Libre depuis longtemps, l'Espagne était heureuse,  
Et de son invasion désormais oublieuse,  
Madrid qui n'a cessé de lui garder sa foi,  
Madrid avait ouvert ses portes à son roi.  
Quand soudain des éclairs sillonnèrent la nue,  
Le tonnerre en grondant ébranla l'étendue.  
Jusqu'en ses profondeurs le sol même en frémit,  
Et de teintes de sang l'horizon se couvrit.  
Présage de malheur, mainte étoile filante  
Dans les plus fermes cœurs vint semer l'épouvante,  
Et le soleil lui-même, accroissant la terreur  
Au milieu de son cours affaiblit sa splendeur.  
Mais les Zéphirs toujours succèdent aux orages ;  
Les brises de la mer, en chassant ces nuages  
Et ramenant des jours qu'on n'osait plus prévoir,  
Avaient dans tous les cœurs fait renaître l'espoir.  
C'est alors qu'une femme à l'âme grande et pure,  
De celles dont la Bible a tracé la peinture,  
Sur son lit de douleurs clouée, en Aragon,  
Comme une autre brebis enfantait un lion.  
Mais de ses maux passés, avec sa délivrance,  
Cette mère héroïque a perdu souvenance ;  
Elle prend en ses mains son fils, son cher trésor,  
Vers l'image du Christ l'élève avec effort :  
« C'est mon unique bien, vous le savez, dit-elle ;  
Je vous l'offre, Seigneur, et vous, reine immortelle,  
O Marie ! exaucez mes vœux pour mon enfant ;  
Des ennemis du roi rendez-le triomphant ! »

Sous le toit maternel où son âge s'abrite,  
Ramon croissait en force, en vertus, en mérite ;  
Et son cœur indécis, de l'épée à la croix,  
Flottait sans trop pouvoir déterminer son choix.  
De la foi qui germait en son âme enfantine,  
Aller porter au loin la parole divine,  
S'exposer pour la gloire et le nom du Seigneur  
Enflammait en secret son jeune et noble cœur.  
Sans cesse on le voyait, des fleurs de la prairie  
S'empresser de parer les autels de Marie.  
Dans son enfant ainsi de grâces revêtu,  
La mère se plaisait à voir tant de vertu.  
Mais sans revers, hélas ! il n'est point de médailles ;  
Ramon, comme Bertrand, se plaisait aux batailles.  
Dompter les fiers coursiers, mettre l'ours aux abois,  
C'était là, tour à tour, ses luttes, ses exploits ;  
Et gravir les hauts monts, franchir les précipices,  
Ses jeux de chaque jour, ses communs exercices,  
Pour ces goûts périlleux, sa juvénile ardeur,  
De sa mère alarmait le trop sensible cœur,  
Et le pressentiment qui sans cesse l'agite,  
Ne se réalisa, pour elle, que trop vite.  
On le ramène un jour sanglant, défiguré.  
Le pâtre assez heureux pour l'avoir retiré  
Gisant, à demi mort, du fond d'un noir abîme,  
L'avait vu d'un rocher escaladant la cime,  
Tenter jusqu'en son aire, intrépide chasseur,  
De ravir ses petits à l'aigle ravisseur.  
De ce premier combat gravé dans sa mémoire,  
L'issue avait été sa première victoire.

Et depuis, à la chasse, à pied comme à cheval,  
S'il eut plus d'un émule, il n'eut point de rival.  
De d'autres qualités son cœur aussi s'honore ;  
Jamais un malheureux vainement ne l'implore.  
Aussi l'on peut juger, avec de pareils goûts,  
Qu'il s'est fait bien venir, aimer, chérir de tous.  
C'est qu'en paix comme en guerre, au plus fort de la crise,  
Il a voulu rester fidèle à sa devise ;  
Et ce que son passé promettait, l'avenir  
S'est amplement chargé, depuis, de le tenir.

Heureuse pour son fils, la confiante mère  
Se plaisait à rêver le sort le plus prospère ;  
Car aucun triste indice alors à l'horizon,  
Jamais d'être, à ses yeux, n'avait eu moins raison.  
La paix était partout, quand de mil huit cent trente  
L'orage vint en France apporter l'épouvante.  
Charles Dix y régnait, et le roi-chevalier,  
Toujours grand, aux Français, pour son adieu dernier,  
Venait, depuis un mois, de donner l'Algérie,  
Ce bel Eldorado de richesse infinie ;  
Et par cet acte ainsi, de dix siècles d'affront,  
De l'Europe impassible avait lavé le front.  
Il se rend en Écosse, Holyrod le salue  
Et l'accueille en ses murs. L'Écossais à sa vue  
S'empresse d'attacher, ému de ses malheurs,  
Un crêpe à sa claymore, en signe de douleurs.  
Puis l'orage a grondé de nouveau sur la France,  
Et Goritz à Clarmont a trouvé sa vengeance.  
Le Vendéen d'abord en répandant des pleurs,

Prend ses armes, combat ; mais les fortes clameurs,  
Les cris toujours croissants de l'affreuse tempête,  
Empêchent qu'aux échos l'appel ne se répète.  
Le Russe eût bien voulu s'élançer en avant ;  
Mais ses fiers escadrons, sur le sol trop mouvant  
Du volcan polonais, craignaient de perdre terre,  
Et nul vent ne soufflait des côtes d'Angleterre ;  
Le double aigle d'Autriche et l'aigle noir prussien  
Au nouveau coq gaulois, non plus, ne disaient rien.  
Seul ému des revers de cette dynastie,  
Le lion castillan sort de son apathie,  
Et secouant ses crins, menaces de combat,  
Du soleil de Juillet ose fixer l'éclat ;  
Mais sur son lit de mort, oubliant sa famille,  
Et sa race et son nom, Ferdinand de Castille,  
Laissant prendre son cœur aux pièges de l'amour  
Et son esprit trop faible aux intrigues de cour,  
Révoque, en lui portant une atteinte fatale,  
Du trône des Bourbons la loi fondamentale.  
La France enfin comprit, comme chacun le sent,  
Qu'il est de ces délits que seul lave le sang.  
Tandis qu'Abd-el-Kader, d'une voix unanime,  
En Afrique acclamé le héros magnanime,  
Luttait avec valeur, souvent avec succès,  
Contre les plus fameux des généraux français,  
Paris se débattait encor dans l'anarchie,  
Et Madrid, de sa vieille et noble monarchie,  
Peu soucieux de la gloire acquise en ses combats  
En sept siècles entiers contre les Califats,  
Madrid qu'en vain l'honneur galvanise et chatouille,

Laissait tomber le trône et le sceptre en quenouille.  
Tous les grands retirés en leurs brillants palais,  
Pour y mieux savourer les douceurs de la paix,  
Ne songeaient qu'à passer au sein de la mollesse  
Les jours que leur filaient l'amour et son ivresse.  
Indignes de porter le nom que des parents  
Au sortir des combats leur léguèrent si grands.  
On les voyait, dès lors, près de d'autres Omphales,  
Oublier du pays les glorieuses annales,  
Et toujours sans pudeur s'inclinant devant lui,  
Accepter comme loi chaque fait accompli.  
Laissant là les travaux qu'il doit à la campagne,  
Ses combats de taureaux qui sauvèrent l'Espagne,  
Le peuple tout entier protesta fortement  
Contre une injuste loi qui pouvait aisément,  
Ainsi qu'en Portugal nous l'avons vu naguères,  
Faire passer le trône en des mains étrangères.  
Des Hautes-Pyrénées au pic Herminien  
Et des monts du Cantabre au mont Albaracin,  
Soudain, pour protester, les cimes s'enflammèrent  
De mille feux auxquels bien des gens se brûlèrent  
Pour n'y pas avoir vu, par une aveugle erreur,  
Des plus sanglants combats le signe avant-coureur.  
C'est que de son devoir, comme de sa vaillance,  
L'honnête Navarrais eut toujours conscience.  
Il sait qu'impunément le Maure et le Romain,  
Jamais n'avaient foulé son sol ultramontain ;  
Car en levant les yeux vers la plaque héraldique  
Attachée au fronton de la casa rustique,  
Ainsi que sur celui du palais somptueux,

Le Navarrais lisait ses devoirs rigoureux.  
A ce culte sacré qu'il voue à sa patrie,  
Dans son âme en tout temps de justice nourrie,  
Se joignit le respect pour la Divinité,  
Pour le roi, son amour et sa fidélité.  
Voilà, voilà pourtant quelle riche semence,  
Espoir de la patrie, un pouvoir en démence,  
De toute résistance entendant triompher,  
Nous le verrons bientôt va tenter d'étouffer.

Mais tandis que l'intrigue en son occulte allure,  
Des abords de la cour et du trône s'assure,  
Et qu'au bras de l'abus, s'appuyant sans pudeur,  
L'injustice à Madrid domine avec sa sœur ;  
Des appels au devoir retentit la montagne,  
Et l'écho les redit partout dans la campagne.

Comptant sur son bon droit et fort d'un tel appui,  
En Navarre apparaît Zumala-Carregui ;  
Sanctos vient l'appuyer. Au sentier de la gloire,  
Tous deux volent, ardents, de victoire en victoire.  
Du droit qu'il étudie en l'Université,  
Cabrera, pour servir la légitimité,  
Impatient d'appliquer la saine théorie,  
Abandonne Thémis pour sa mère chérie.

Il vient lui demander d'armer son jeune bras  
Du fer qui doit sortir victorieux des combats.  
« Pars, avait répondu cette mère héroïque ;  
« Ton devoir avant tout, et ton cœur te l'indique.  
« La mort, la mort plutôt que de jamais songer  
« A courber notre front sous le joug étranger !

« Oui, pars et ne crains pas que jamais je t'oublie !  
« Ajoute, en l'étreignant, cette femme accomplie ;  
« Tous mes vœux te suivront, et puis j'en crois mon cœur,  
« Dans peu, mon Cabrera, tu reviendras vainqueur. »

Puis d'un geste viril, brandissant cette épée  
Aux regards de la foule autour de lui groupée,  
Dans laquelle il retrouve avec ses souvenirs  
Les jeunes compagnons de ses premiers plaisirs :  
« Amis ! qu'un même esprit, qu'un même cœur assemble,  
« Vous me suivrez, dit-il, nous combattons ensemble.  
« Si le sort des combats venait à nous trahir,  
« Pour la patrie, au moins, nous saurions tous mourir,  
« Heureux d'avoir versé, pour la plus sainte cause,  
« Ce sang qui rend fécond le terrain qu'il arrose. »

A ces mâles accents, cet appel chaleureux,  
Mille cris d'adhésion s'élèvent jusqu'aux cieux.  
Plein d'ardeur de combattre et d'enthousiasme ivre,  
Chacun l'acclame chef et brûle de le suivre.  
Un soupir cependant s'échappe de son sein,  
Puis de son émotion il se remet soudain.  
Cédant à cet aimant secret qui le rappelle  
Au lieu de son berceau, vers Tortose la belle,  
Il ne peut s'empêcher de tourner ses regards :

« Adieu, mère chérie, adieu, dit-il, je pars.  
« Te reverrai-je un jour ? Ah ! ce bonheur, j'ignore  
« S'il me sera donné de le goûter encore ;  
« Ce dont ton fils est sûr, dût-il ne plus te voir,  
« C'est qu'ainsi qu'il le doit, il fera son devoir. »

Et le héros partit. Son coursier intrépide,  
Le fidèle Palma, comme un éclair rapide,

L'emporte au rendez-vous fixé pour le combat.  
Je vois son œil en feu, jetant ce vif éclat  
De succès assurés, fier et brillant présage ;  
Je vois son front serein au milieu de l'orage  
Et ses longs cheveux noirs flottant au gré des vents.  
Oui, le ciel va combler ses vœux les plus fervents,  
Et le rendre, à l'instar du Cid d'Andalousie,  
L'heureux libérateur de sa belle patrie.

## CHANT DEUXIÈME.

La France est agitée, et sa révolution  
Jusque sur l'Ibérie étend son tourbillon.  
Empruntant pour tromper, ordinaire tactique,  
Du mot de liberté le talisman magique,  
Quelques esprits pervers, de son bonheur jaloux,  
Soufflent la haine aux cœurs pour les diviser tous ;  
Puis la discorde accourt, son brandon étincelle,  
Et l'ange de la mort partout plane avec elle.

Muse ! dis-moi comment, après de longs débats,  
Carlistes, Christinos en vinrent aux combats ;  
Combats où la vaillance eut du moins le mérite  
D'excuser des partis l'esprit qui les excite.  
Sur l'un des deux drapeaux on lit en désaccord  
Ces fatidiques mots : Libertés ou la mort !  
C'est celui que suivra le parti de Christine.  
L'autre, toujours fidèle à sa sainte origine,  
De ces deux mots unis : Dieu, le roi, fera voir  
Sur des cœurs espagnols le magique pouvoir.

Hélas ! les jeux de Mars vont, par leurs représailles,  
Faire de l'Ibérie un seul champ de batailles.  
Sanctos aux Navarrais parle, et tous à sa voix,  
Comme un seul homme alors, se levant à la fois,  
Sous un si digne chef soudain volent aux armes.  
Mais sur le champ d'honneur, juste objet de leurs larmes,  
Sanctos vient de tomber. Zumala-Carregui  
Dans le commandement remplace son ami.  
Son éminent génie à l'appel de la gloire,  
Sous son royal drapeau fixera la victoire.  
Le fidèle Alavais, le fier Guipuscoan,  
Accourent à la voix du héros castillan ;  
Et si d'enfants, pour lui, tous ont la déférence,  
C'est que son dévouement les en paya d'avance.  
Pour mieux les enflammer de l'ardeur des combats,  
Zumala-Carregui s'adresse à ses soldats,  
Et de ce fier accent qui remue, électrise :  
« Compagnons, leur dit-il, que chacun rivalise  
« En ce jour, pour son roi, d'amour et de valeur ;  
« De vos pères aussi songez à la grandeur ;  
« N'oubliez pas surtout que vos vieilles montagnes,  
« Ces bastions naturels qui couvrent les Espagnes,  
« De leurs fiers ennemis, sur leurs escarpements,  
« N'ont gardé jusqu'ici que les froids ossements.  
« Le pays de vous seuls attend sa délivrance ;  
« Et si dans le Dieu fort vous avez confiance,  
« Comme le fut jadis celui de vos aïeux,  
« Votre drapeau partout sera victorieux ! »  
Oubliant à la fois et son grade et son âge,  
L'intrépide Erazo sous ses ordres s'engage.

L'Aragonais, toujours fidèle à Cabrera,  
Comme il l'a fait, encor, pour son roi combattra.

Au nom de Charles Cinq on ouvre la campagne ;  
L'acclamation du peuple en tout lieu l'accompagne  
Bientôt sous sa bannière on voit Villaréal,  
Zaval, Balmaceda, l'heureux Baldizabal,  
Offrir au roi, chacun, une invincible épée,  
Qui de leurs faits brillants tracera l'épopée ;  
Et l'étendard royal, alors avec orgueil,  
Flotte sur tous les monts. Soudain, ô jour de deuil !  
Un diamant d'Aragon, Burgos toujours fidèle,  
Surprise, tombe aux mains d'une troupe rebelle.  
Sarfid, en l'assaillant, y pénètre en vainqueur ;  
Mais non sans regretter, dans le fond de son cœur,  
Cette fatalité qui le pousse et l'anime,  
Quand il est tout à lui, contre un roi légitime.  
Aussi lorsque du Cid, un jour à son regard,  
La tombe vint s'offrir, on dit, mais qu'un peu tard,  
De honte et de regrets il se couvrit la face ;  
Que de ses pleurs, le marbre a conservé la trace.  
Ces pleurs, Cortesero, je le sais, put les voir,  
Et n'en comprit que mieux son noble et saint devoir.

Contrastes trop fréquents de la guerre civile !  
Tandis que saluant sa marche dans la ville,  
Les cloches de Burgos sonnent en carillon,  
D'Orbaciète, à son tour, on entend le canon,  
Bruyant historien des fastes de la gloire,  
Des soldats de Carlos proclamer la victoire ;  
Car Sagostilbeza, Zumala-Carregui

Avaiènt pris leur revanche en battant l'ennemi.  
Lorenzo, des combats, pour éviter la chance,  
Dans Pampelune alors, abritant sa vaillance,  
Essaie à Cabrera d'en défendre l'accès.  
Du vainqueur, en tout lieu répétant les succès,  
Jusqu'à Madrid la voix des échos les propage;  
Et Valdez, impuissant contre tant de courage,  
De la cour, pour ce fait, a reçu son rappel.  
Quesada le remplace. Imprudent et cruel,  
Ne pouvant échapper à l'orgueil qui le dompte,  
De défaites sans nombre il essuiera la honte.  
« Zumala-Carregui ! pourquoi tenter le sort ?  
« Reconnaissez Christine, il en est temps encor,  
Lui dit-il ; « en son nom, ici, je vous commande  
« De déposer les armes. — Moi, que je les rende !  
« Venez les prendre ! » fut ce qu'aussitôt répond  
L'héroïque guerrier ému de cet affront.  
Puis il vole au combat, et, prompt comme la foudre,  
Fond sur les Christinos, les couche dans la poudre.  
Sans perdre un seul instant court après Quesada,  
Le rejoint et le vainc aux plaines d'Alsasna.  
Honteux et le cœur plein d'une rage secrète,  
Ce tigre, sans pitié, veut venger sa défaite.  
Il va des prisonniers tombés entre ses mains,  
Assouvir dans le sang ses instincts inhumains.  
Bayonna doit mourir. Sous la balle Christine  
Il tombe en présentant sa glorieuse poitrine.  
Aussi de ces excès, dans un autre séjour,  
Penses-tu, Quesada, ne pas répondre un jour !  
Car jamais ton cœur sec nourri de violence,

Tu ne l'as senti battre au doux mot de clémence.  
Ton refus d'échanger les prisonniers entre eux,  
Au ban des nations te place, malheureux !  
En vain tu veux la fuir, cette horrible pensée,  
Dans ses serres toujours tient ton âme oppressée,  
Ce vautour, Quesada, se nomme le remord ;  
Tu n'y peux échapper, un jour, que par la mort.

Cabrera, par sa foi, compagne du jeune âge,  
Par son rare génie et son mâle courage  
Vainqueur en Aragon, sur le champ des combats,  
Météore brillant, va jeter des éclats,  
Zumala-Carregui ! Cabrera ! la patrie  
Que vous servez en fils d'une mère chérie,  
Vous unit dans sa gloire et jusque sur l'autel  
Déjà brûle en vos noms un encens immortel.  
Charles Cinq ! sois-en fier ; car pour toi, de tels hommes  
Valent des bataillons en ce siècle où nous sommes.

Mais Philippe sommeille ; et grâce à l'or anglais  
Dona Maria déjà règne à Lisbonne en paix.  
Ainsi d'usurpation, le trône de Bragance,  
Comme celui d'Espagne et celui de la France  
Se trouvaient, on le voit, par l'intrigue entachés,  
Et des cœurs généreux au principe attachés,  
Larochejaquelein, Saraiva, Barbantane,  
Que n'aurait pu séduire une gloire profane,  
Pour le défendre, hélas ! tombent au champ d'honneur.  
Don Miguel cependant fuit devant le vainqueur.  
En vain les Christinos, pour réparer leurs pertes,  
Recrutent à grands prix des légions ; mais certes

Don Carlos, Sébastien, elles ne tiendront pas  
Devant la noble ardeur de vos vaillants soldats,  
Lorsqu'identifiés au parti qu'ils défendent,  
Zumala-Carregui, Cabrera les commandent.  
Rodil a comme chef remplacé Quesada ;  
Mais devant la hauteur du dangereux mandat,  
Loin de pouvoir répondre à l'espoir de Christine,  
De défaite en défaite il s'avance à sa ruine.  
Charles Cinq inspiré par un sublime élan,  
De ses fiers bataillons s'élançe au premier rang.  
Sa présence à leur tête enflamme leur courage,  
Et le peuple, enivré, partout sur son passage,  
Afin de l'acclamer, s'empressant d'accourir,  
Jure de le défendre ou pour lui de mourir.

Le temps n'amène rien. Madrid impatiente  
Des lenteurs de la guerre à bon droit se lamente,  
Et Rodil, en secret sur sa fidélité,  
Injustement sans doute est déjà suspecté.  
Il connaît le soupçon, s'en offense, qu'importe ;  
En faveur du parti vers qui son cœur le porte  
Comme le fait déjà Zumala-Carregui,  
Rodil loyalement va combattre aujourd'hui.  
Tous deux sont animés d'une passion égale ;  
Si pour la liberté l'un affronte la balle,  
L'autre, en héros, défend la légitimité.

Du clairon tout à coup l'accent est répété.  
Avec fracas lancés, heurtés dans la carrière,  
Carlistes, Christinos roulent dans la poussière.

Mais le fils de Navarre et le fier Alavais  
Devant leur ennemi ne ployèrent jamais,  
Et sous leurs coups, malgré sa défense acharnée,  
Rodil; de Quesada subit la destinée.  
Au camp des Christinôs, le découragement  
A déjà fait sentir son envahissement;  
De l'affreux choléra la noire épidémie  
Vient décimer les rangs de l'armée ennemie;  
Puis, à Villafranca, la rage dans le cœur,  
En son heureux rival Rodil trouve un vainqueur.  
Charles Cinq de Bourbon, en tête de l'armée,  
Par tout le peuple y voit son entrée acclamée;  
Souriant de bonheur, ayant auprès de lui  
Son fidèle et vaillant Zumala-Carregui.  
D'un nuage de deuil, le trône d'Isabelle  
Se couvrit aussitôt à la triste nouvelle,  
Et Christine en secret, dans sa déception,  
Se prit à déplorer sa folle ambition;  
Car la cour, en effet, ne put dans sa détresse  
Opposer au vainqueur une main vengeresse,  
C'est seulement alors que l'on imagina  
Pour réparer le mal de penser à Mina.  
Mina, ce général qui pour l'indépendance  
En héros s'est battu longtemps avec vaillance;  
Mais sa brillante étoile aujourd'hui pâlera  
Et sa réputation bientôt se brisera  
Contre la baïonnette acérée, aguerrie,  
Des nobles défenseurs de la mère-patrie.

Le guerrier, toutefois, n'a jamais prétendu

Que l'arc pour le combat, restât toujours tendu.  
Après tant de combats, de victoires brillantes,  
A ses troupes alors, de gloire impatientes,  
Zumala-Carregui, magnanime héros,  
Désireux d'accorder les douceurs du repos,  
Vers Ormaïztégui, berceau de son enfance,  
Lui-même les conduit, certain qu'à leur vaillance,  
Suffiront, loin du camp, quelques jours de loisirs.  
Vain espoir ! Mars s'oppose à combler leurs désirs.  
Mina, de son parti relevant le courage,  
Veut en les attaquant réparer son outrage.  
Ses talents, toutefois, ne l'affranchiront pas  
De subir de nouveau la chance des combats.  
Ocana, par son ordre, à le venger s'apprête ;  
Il n'éprouve à son tour aussi qu'une défaite,  
Et Sagostilbeza, comme son général,  
Enchaîne la victoire à son char triomphal.  
Avec les siens, Mina s'échappe d'Elisonte.  
D'une chute bientôt il éprouve la honte,  
De son nom désormais l'éclat est disparu,  
Zumala-Carregui, du haut d'Elzaberu  
Le renverse ; et Madrid prise aussitôt de rage  
En son orgueil blessée ainsi que fut Carthage,  
Des taches dont ils ont maculé leurs drapeaux,  
Par la destitution punit ses généraux.  
Ainsi que l'Aragon, en cette lutte heureuse,  
La Navarre est restée enfin victorieuse.  
Vers Sarragose alors, pour trouver un abri  
Avec empressement les Christinos ont fui ;  
Mais Cabrera paraît ; les armes d'Isabelle

En reçoivent soudain une atteinte nouvelle ;  
Et tous les prisonniers tombés entre ses mains,  
Éprouvent de son cœur les sentiments humains.  
« Pas un de vos cheveux, moi vivant, je le jure,  
« Ne tombera, dit-il ; » digne et noble droiture !  
Trop rare de nos jours. Pourquoi les Christinos  
Ne suivirent-ils pas l'exemple du héros ?

Gomez, à Guernica culbute leur armée ;  
Christine, de nouveau, justement alarmée,  
Prétend faire tourner, en redoublant d'effort,  
Les hasards du combat et les chances du sort.  
S'adressant aux champions du trône d'Isabelle :  
« Réparez votre injure, allez, volez, dit-elle ;  
« Votre reine le veut. Il le faut, à tout prix,  
« Zumala-Carregui par vous doit être pris.  
« Que de la liberté sur notre Espagne entière,  
« Brille victorieuse et flotte la bannière !  
« Quand leur règne est passé, que les rois absolus  
« Rentrent dans le néant, comme s'ils n'étaient plus !  
« Et qu'avec eux leur trône abîme dans la poudre ! »  
Elle dit. A sa voix aussi prompts que la foudre,  
Iriarte, Espartero, Jauregui, Quintana,  
Partent. Bientôt après survient Caratala  
Jurant à ses malheurs de mettre enfin un terme.  
Zumala-Carregui les attend de pied ferme.  
Avec ses Navarrais mus d'une même ardeur,  
Et sans suivre jamais que l'impulsion du cœur,  
Attaque l'ennemi, le frappe, le culbute,  
Et le force d'aller chercher, après la lutte,

Une retraite sûre aux murs de Bergara.  
Bientôt Espartero, l'intrépide Oroa  
Font un dernier effort, digne d'une autre cause ;  
Chacun d'eux, vainement, à son vainqueur s'oppose.  
Descarga, Laveaga, subissent en effet  
Des rigueurs du combat, l'inévitable fait.  
Les deux chefs sont vaincus, et l'armée en déroute  
D'Elisonde abandonne aussitôt la redoute.  
Les forts de Durango, de Salvatierra,  
Tous les autres qu'en vain leur effort défendra  
Vont tomber tour à tour dans les mains des Carlistes.  
Toi-même, Bergara, vainement tu résistes,  
Zumala-Carregui fera sur ton rempart  
Flotter de Charles Cinq le royal étendart.  
Il veut, l'âme toujours par la gloire animée,  
Guider jusqu'à Madrid sa triomphante armée.  
Qui peut dire pourquoi de si sages avis  
Dans les conseils du roi ne furent pas suivis ?  
Ce ne fut point, hélas ! vers cette capitale  
Que le dut envoyer la volonté royale ;  
D'assiéger Bilbao l'ordre lui fut donné :  
Comme à la discipline un chef est condamné,  
Le héros, sans mot dire, avait dû s'y soumettre,  
Et Bilbao cerné va se rendre à son maître ;  
Quand soudain, ô douleur ! au moment où bientôt  
Ses guerriers sur ses pas ayant donné l'assaut,  
Pénètrent dans la place, une balle ennemie  
Le frappant, vient trancher une si belle vie  
D'actions et de combats qu'il faudrait tous compter  
Par les nombreux succès qu'il a su remporter.

Le peuple ému comprit, en sa douleur amère,  
Qu'il perdait en ce chef un véritable père.  
D'un long crêpe, à ce deuil, pour mieux marquer sa part,  
L'armée aussi voila son royal étendart ;  
Et son roi s'associant aux communes alarmes,  
Versa sur son trépas le tribut de ses larmes.  
Ah! quand ton souverain a besoin de ton bras,  
Si plein de gloire encor, pourquoi mourir, hélas !  
Mais au cœur où toujours le service la grave,  
Le trépas ne saurait jamais être une entrave  
A la reconnaissance, aux regrets de son roi.  
Par un ordre du jour qui devint une loi,  
Il est fait grand d'Espagne et duc de la Victoire.  
Un monument public doit rappeler sa gloire,  
Et dans un mausolée attestant sa valeur,  
Chez les Guipuscoans reposera son cœur.  
Aux honneurs qu'envers lui le souverain déploie  
L'armée royale entière applaudit avec joie.  
Elle a de ses combats partagé le danger,  
Ces honneurs, il lui semble aussi les partager.  
Oui, grand roi, paye-lui ce tribut légitime,  
On n'attendait pas moins de ton cœur magnanime;  
Et dans le nôtre aussi son noble souvenir  
À la même hauteur saura se maintenir.

Ennemi des flatteurs, ami de la justice,  
Des devoirs les plus stricts pratiquant l'exercice,  
Général héroïque, il sut par son talent,  
Ses sublimes vertus, son génie éclatant,  
Rendre dans les combats son armée invincible,

De la révolution enchaîner l'hydre horrible,  
Humilier le parjure, et fidèle à sa foi,  
Aux yeux du monde entier glorifier son roi.

Mais tandis qu'on se livre aux regrets qu'il inspire,  
Le Christinos enfin sous sa tente respire.  
Zumala-Carregui tombé, c'est Cabrera  
Qui va joindre l'armée et la commandera.  
Grand homme ! dans la tombe où déjà tu repose,  
Dors en paix ; de ton roi prenant en main la cause,  
Pour venger ton trépas, ce noble successeur  
Va faire aux ennemis éprouver sa valeur.

---

## CHANT TROISIÈME.

Tandis qu'au camp royal chacun avec tristesse  
Concentre dans son cœur le chagrin qui l'opresse,  
Aux plaisirs chaque jour on se livre à Madrid.  
Mais la révolution dans l'ombre de la nuit  
Aiguise ses poignards. Sans souci de sa gloire,  
Sur les chefs qui l'avaient conduite à la victoire,  
Sarragosse, en tournant son aveugle fureur,  
Va jusqu'à profaner les temples du Seigneur.  
Tous les honnêtes gens, en proie à la souffrance,  
Dans le ciel désormais placent leur espérance.  
Comme l'est Cabrera, l'armée est aujourd'hui  
Leur ancre de salut et leur unique appui.  
De ces rares forfaits Barcelone jalouse,  
Pour mieux les faire siens, aussitôt les épouse,  
Et de ces cœurs nourris de principes affreux  
Bassa devient victime, et par ces furieux,  
Les prêtres du Seigneur, ô sacrilège exemple !  
Tombent tous massacrés sur le seuil de leur temple.

Du nom de Cabrera le salutaire effet  
Arrête toutefois le cours de leur forfait ;  
De lutter plus longtemps, réduit à l'impuissance,  
Lander, plus fortuné, peut se sauver en France.  
Valence, Carthagène, Alicante, Cadix,  
Et Séville, et Grenade, et Cordoue, à tout prix,  
Levant pour la combattre une force imposante,  
Vont secouer le joug de la reine-régente.  
En guidant son armée au sentier de l'honneur,  
Le roi portout tient tête à l'orage en fureur.  
Par les hommes d'excès, en tout lieu débordée,  
Du plus pur de son sang l'Espagne est inondée.  
Dans cette lutte affreuse il n'est plus de quartier ;  
Car la mort aux deux camps attend le prisonnier.  
Honteux non moins qu'ému d'un semblable carnage,  
Cabrera, vainement, pour apaiser l'orage,  
Ainsi que l'avait fait Zumala-Carregui,  
Leur veut, de la pitié, faire entendre le cri.  
Par ces monstres, sa voix ne peut être entendue,  
Et sa mère pour lui bientôt sera perdue.  
On apprend, en effet, que celle du héros  
Par malheur est tombée aux mains des Christinos.  
Ils pensent, par sa mort cruelle autant que prompte,  
De leur défaite enfin pouvoir laver la honte,  
Et sans respect humain, par ces hommes pervers,  
Cette femme si noble est jetée en les fers.  
Joignant la barbarie au plus sanglant outrage,  
On ose à cette mère exprimer ce langage :  
« Fais savoir à ton fils, si tu ne veux mourir,  
« Cette proposition que nous venons t'offrir :

« Qu'aujourd'hui dans nos mains il dépose les armes,  
« Sinon sur toi, demain, il versera des larmes.  
« Il y va de tes jours ; tu comprends : obéis !  
« — Qui, moi, moi, Maria, que j'ordonne à mon fils,  
« A l'enfant bien-aimé, le fruit de mes entrailles,  
« Qui combat en héros sur les champs de batailles,  
« Pour conserver mes jours, de trahir son devoir !  
« De moi quelle opinion osez-vous concevoir ?  
« Ah ! c'est faire à mon nom la plus mortelle injure !  
« Croyez-vous qu'à ce point j'outrage la nature ?  
« A ce honteux traité je ne reconnais plus  
« En vous ces Espagnols si grands par leurs vertus.  
« Seule, en me refusant à cet acte sauvage,  
« Je veux de ma nation vous montrer le courage.  
« Puisqu'il vous faut du sang, abreuvez-vous du mien ;  
« Mais avilir mon fils, vous l'attendrez en vain ! »

Je crois la voir encor cette mère héroïque,  
Sur les glacis, pieds nus, et d'une âme stoïque,  
Allant à son calvaire où l'attend le trépas.  
Honte ! noble pays, ce sont tes vieux soldats,  
Ces types de valeur, comme acteurs de ce drame,  
Qu'on a voulu choisir pour tuer une femme !  
Les yeux levés au ciel, d'un accent inspiré,  
Elle prie en faveur de ce fils adoré.  
Sur son roi, sa patrie, unis en sa prière,  
En appelant encor une faveur dernière,  
Invoque le pardon de ses cruels bourreaux,  
Et pour suprême adieu fait entendre ces mots :  
« Ramon, fais ton devoir ! Sur toi, comme sur terre,

« De là-haut veillera le regard de ta mère ! »

Hélas ! tant de vertu, tant de noble grandeur,  
De ces monstres ne peut apaiser la fureur.  
Elle tombe, et le plomb qui vient briser sa vie  
Ne saurait arracher à cette âme accomplie  
Un soupir de faiblesse, un cri de désespoir,  
L'oubli momentané de son constant devoir.

De l'amour maternel, noble et sainte victime !  
De mon admiration, pour toi, femme sublime,  
Accepte le tribut ; oui, mon cœur me le dit,  
Ramon, ton digne fils, un jour, comme le Cid,  
Grâces au dévouement d'une héroïque mère,  
Sera le juste orgueil de l'invincible Ibère.

Le lion de Nubie, en ses sables brûlants,  
Blessé du trait profond qui déchire ses flancs,  
Éprouve une douleur moins vive et moins cruelle  
Que n'en cause à son fils la fatale nouvelle ;  
Mais toujours grand alors qu'il peut se venger d'eux,  
Cabrera leur accorde un pardon généreux.

Maintenant lève-toi, soleil de l'Ibérie !  
Que l'ardeur de tes feux, à son âme aguerrie,  
Aujourd'hui communique un solennel essor,  
Car sur son bras puissant Charles Cinq compte encor !

Les Christinos partout, aux révolutionnaires,  
Obligés de céder le timon des affaires,  
Toujours prêts pour le mal, pour le bien attardés,

Par l'anarchie alors se virent débordés.  
Cabrerá sur Madrid veut qu'on marche au plus vite :  
« Sire, dit-il au roi, laissez-moi le mérite  
« De vous y pratiquer, le premier, un chemin,  
« Et de vos ennemis, devant vos pas, demain,  
« Vos soldats avec moi nous balayerons la route. »  
(Noble et digne projet ! ah ! que le roi l'écoute !)  
En avant ! en avant ! fut ainsi que toujours  
L'accueil de ses soldats à ce noble discours.

Cependant on apprit, mercenaire auxiliaire,  
Que toute une légion arrivant d'Angleterre,  
De dix mille soldats par Evans commandés,  
D'un millier de chevaux, d'artilleurs précédés  
De batterie de siège ainsi que de campagne,  
Venaient de débarquer sur les côtes d'Espagne  
Où les avait conduits une escadre d'Albion.  
De Portugais aussi s'avance une légion ;  
Des héros de Juillet qui marchaient à leur tête,  
L'historien a depuis constaté la défaite ;  
Et, comme ceux d'Evans, leurs nombreux bataillons  
Ont des champs du Cantabre engraisé les sillons.  
Pourquoi faut-il, hélas ! de nos guerres civiles  
Rappeler en mes vers les excès inutiles !  
Car la lutte acharnée, alors comme toujours,  
Dans des fleuves de sang marquait déjà son cours,  
Lorsque lord Eliot, habile autant que sage,  
Crut devoir, en traitant, arrêter le carnage ;  
Mais, quant aux prisonniers, le malheureux traité  
Ne put, à leur égard, se voir exécuté :

Victimes d'une froide et folle barbarie  
Ils ne revirent plus le ciel de la patrie.

Ne voulant pas laisser les choses à demi,  
Iturieza, Gomez volent à l'ennemi ;  
Mais sans leur accorder un seul instant de trêve,  
Rompant leurs rangs épais, Cabrera les achève.  
Basques, Guipuscoans, Alavais, Navarrais,  
Aux yeux des ennemis qui la virent de près,  
Vous avez pu montrer que votre baïonnette  
Est de l'homme de cœur le vaillant interprète.  
A son contact, aussi, vit-on Evans soudain,  
Sous les canons anglais, jusqu'à Saint-Sébastien,  
Chercher un sûr abri. Sa retraite forcée  
L'obligea de laisser, en sa marche empressée,  
Dans les mains du vainqueur bien des siens mutilés,  
Dont les corps tout sanglants, sur le sol empilés,  
Iront apprendre un jour à la race future  
Ce que peut la valeur lorsque la foi l'assure.  
De même qu'à nos fils ils pourront faire voir  
Comme en Guipuscoa l'on entend le devoir.

De la satisfaction de son âme royale  
Charles Cinq à chacun donne une marque égale ;  
Aussi ses montagnards, se réunissant tous  
Autour de sa personne et baisant ses genoux,  
Jurent en combattant de consacrer leur vie  
Aux droits de sa couronne et de sa dynastie.

Mais en faveur d'Evans, pour faire diversion,

Espartero bientôt provoque une action.  
Aux murs de Bilbao, son armée acculée  
Put à peine échapper à l'affreuse mêlée  
Qu'elle éprouve en luttant contre Villaréal ;  
Zans, Lattore, appuyant leur vaillant général, ;  
Près d'Arrigoriaga, d'une valeur unique,  
Culbutent devant eux la légion britannique.  
Lui-même, Espartero, pendant l'action blessé,  
Dans les mains du vainqueur faillit être laissé.  
Irribaren n'échappe à ce corps royaliste  
Que parce qu'en fuyant soudain il le dépiste.

Partout en Catalogne, ainsi qu'en Aragon,  
Cabrera va porter la terreur de son nom.  
Harrispe, toutefois, des frontières de France,  
Tire sur ses soldats. Inutile jactance,  
Car sur le sein du Basque, en faisant ricochet,  
Glissent inoffensifs la balle et le boulet.  
Bien que mises à sac, Irun, Fontarabie,  
Montrent pour se défendre une rare énergie ;  
Et la Bidassoa, dans son lit attristé,  
Ne roule plus bientôt qu'un flot ensanglanté.  
Braves Guipuscoans ! que Dieu vous soit en garde !  
L'Anglais est contre vous, le Français vous regarde ;  
Mais vous avez des droits, et comme Castillans,  
Pour les faire valoir, n'êtes-vous pas vaillants ?

Eguya, secondant l'ardeur qui les domine,  
Malgré l'opposition des soldats de Christine,  
Fait tomber en ses mains Plancia, Balmaceda  
Et le riche butin qu'alors on y trouva.

Evans, de son côté, par un effort suprême,  
Veut tenter d'effacer ses défaites quand même.  
Quand Sagostilbeza, ses fiers Guipuscoans  
Rendent sur tous les points ses moyens impuissants.  
Refoulés avec perte, au nombre de deux mille,  
Les Anglo-Christinos, aux abords de leur ville,  
Succombant à leur sort, trouvent tous leurs tombeaux ;  
Mais Sagostilbeza, de la mort des héros,  
Trop chèrement, hélas ! achète la victoire.  
Sage et prudent guerrier, ton nom cher à la gloire,  
Ton courage à l'épreuve et tes nombreux hauts faits,  
Au cœur des Espagnols resteront à jamais.  
Cordova, non moins prompt qu'il est infatigable,  
Bien que digne champion d'un parti regrettable,  
Débordé dans l'attaque, en maints et maints combats,  
Ne peut de don Carlos contenir les soldats ;  
Et, répondant aux vœux de la cause royale,  
L'infant don Sébastien, d'une ardeur sans égale,  
Vient d'emporter d'assaut Guitaria, boulevard  
De la reine Christine et son dernier rempart.  
L'émeute renversant tout obstacle inutile,  
Envahissant Madrid, se rua sur la ville ;  
Et Christine est contrainte, en son propre palais,  
De signer de Granja l'acte honteux de paix.  
Alors qu'imprudemment il traversait la place,  
Quésada, reconnu par cette populace,  
Sous le poignard vengeur, tombant bientôt surpris,  
De ses nombreux forfaits reçut ainsi le prix.  
Son cadavre sanglant, que la rage déchire,  
Attesta la fureur de ce peuple en délire.

Barbare Quesada! pourquoi, placé si haut,  
Changeas-tu ton épée en hache de bourreau?

Par indignation résignant la puissance,  
Cordova fut heureux de regagner la France.  
O Cordova! ta place était auprès du roi;  
Tu ne l'as pas senti. Pourtant, honneur à toi,  
Car, pour te relever, depuis lors ton épée  
Aux eaux du Tibre un jour s'est, dit-on, retrempée.  
Charles, préoccupé de l'honneur du soldat,  
Veut que Villareal le conduise au combat,  
Ainsi qu'Espartero guide ceux de Christine.

Du feu des bivouacs l'Espagne s'illumine,  
Et Bilbao, bientôt cerné de toutes parts,  
Ne peut que faiblement défendre ses remparts.  
C'est là qu'en combattant, un des beaux noms de France,  
Un La Rochefoucauld finit son existence;  
De même qu'expirant sur le sol italien,  
De Pimodan, depuis, vient d'illustrer le sien.

L'impatient Elio s'élançe en Asturie.  
Qu'importe du climat la dure intempérie!  
Son soleil plein d'ardeur, pas plus que ses frimas,  
De ses hardis guerriers n'arrêteront les pas.  
Avec le seul concours de sa jeune milice,  
De son côté Gomez attaque la Galice;  
Et bien qu'un corps si faible à peine le permet,  
Au roi, le ciel aidant, bientôt il la soumet.

Celui que nous verrons avec tant d'avantage,  
Dans maints combats, plus tard, déployer son courage,  
L'ardent Cortesero, près de Los Monteros,  
Bien que moins nombreux qu'eux, battra les Christinos.  
A peine luit le jour, par le canon qui tonne  
Le signal est donné; payant de sa personne  
Il accourt, toujours brave, à la tête des siens,  
Les conduit s'abriter en de profonds ravins,  
Recommandant à tous le plus complet silence,  
De ne tirer surtout qu'à dix pas de distance,  
Les Christinos, auxquels ils se sont dérobés,  
Dans le piège tendu bientôt sont tous tombés.  
En vain ils veulent fuir, la balle inattendue  
Vient semer l'épouvante en leur ligne rompue;  
Puis marchant en avant, les Carlistes soudain,  
Les poursuivent, ardents, la baïonnette au rein;  
Et, prompts comme la foudre ou l'éclair qui scintille,  
Plantent au milieu d'eux l'étendard de Castille.  
La chance des combats désormais a tourné;  
Au cœur de don Carlos l'espoir est ramené.  
Les ennemis battus fuient un champ de bataille  
Qu'a jonché de leurs morts le feu de la mitraille.  
Soyez fiers, Espagnols, aux mains de vos guerriers  
Tombent canons, drapeaux, trois mille prisonniers!  
Des vierges d'Oviédo le zèle alors se montre;  
Des champions du roi volant à la rencontre,  
Et par des cris de joie acclamant les vainqueurs,  
De leurs mains à l'envi les couronnent de fleurs,  
La population de l'entière Galice,  
Des guerriers de Carlos se montre admiratrice.

Gomez entre en Castille ; et trop imprudemment  
A sa reine aussitôt Lopez a fait serment  
D'amener à Madrid son armée prisonnière.  
La jactance, on le sait, au faible est coutumière ;  
Et vers Idraque à peine il s'était avancé,  
Que par son adversaire il se voit devancé.  
Contre l'heureux Gomez il cherche à se défendre ;  
Mais comme prisonnier il ne peut que se rendre.

## CHANT QUATRIÈME.

Parcourant le pays d'un pas triomphateur,  
Les Carlistes partout signalent leur valeur.  
D'Aragon ils venaient de toucher la frontière,  
Quand soudain dans Uriel ils retrouvent un frère :  
Le vaillant Cabrera, dont le besoin d'action  
Lui faisait en tous lieux suivre l'expédition,  
Va fournir à l'enfant chéri de la victoire  
L'occasion encor de se couvrir de gloire ;  
Et les brillants succès de ses nombreux combats  
Seront bientôt marqués par chacun de ses pas.  
A Cordoue, en effet, cédant à leurs alarmes,  
Trois mille Christinos ont déposé les armes ;  
Et partout en leurs rangs, le seul nom du vainqueur  
Suffit pour propager une sombre terreur.  
De même qu'à ce nom, ses lieutenants d'armée,  
Quiloz et Sarrador devront leur renommée.  
De Carlos en tous lieux on voit les fiers guerriers,  
Des mains de la beauté couronnés de lauriers.

Et de concert déjà, les belles Andalouses,  
De leurs nobles cités, bien qu'en secret jalouses,  
En leurs gracieux accents, à bon droit signalés,  
Avec leurs cœurs, viennent lui présenter les clefs,

Le pays est en fête ; au son des castagnettes  
Accompagnant l'accord des bruyantes trompettes,  
Au bruit sourd des fusils partant autour de soi,  
A cet élan du cœur : Vive ! vive le roi !  
Soudain un personnage, au berret blanc sans tache,  
Dont l'éclatant manteau sur le ciel se détache,  
Au galop furieux de son hardi coursier,  
Sans souci des fusils, de leur feu meurtrier,  
Sur le pont de Cordoue apparaît, le traverse  
Aux regards étonnés de la foule qu'il perce.  
Ce Gonzalve nouveau, qui le rappellera,  
C'est l'ami de son roi, le vaillant Cabrera.

Tous, ivres de bonheur, courent sur son passage  
Exprimer leur amour à cette chère image ;  
Et lui, dans ses regards, laisse lire à son tour  
De ses succès récents un gage de retour.  
L'antique Marquita, séjour aimé du Maure,  
De ses plus beaux atours aussitôt se décore,  
Illumine le soir ses gracieux palais,  
Et frappe de ses chants l'écho de ses forêts.  
Dès qu'il vit son manteau tout criblé par la balle,  
Le pieux Cabrera va dans la cathédrale  
Remercier le ciel, comme il le fait toujours,  
Pour son roi bien-aimé d'avoir gardé ses jours.

Puis, lorsqu'il contemplait cette antique mosquée,  
Ces colonnes sans nombre, et sous sa voûte arquée  
Ces drapeaux appendus, et ces fûts de palmiers  
Aux chapiteaux pareils à de brillants cimiers ;  
L'âme d'admiration, d'enthousiasme saisie,  
Comme jadis Gonzalve ; aussitôt il s'écrie :  
« Merci, merci, Seigneur ! d'avoir compté sur moi  
« Pour abattre à jamais les ennemis du roi. »  
En parcourant le temple et ses nefs illustrées,  
Résonnant tout à coup sur ses dalles sacrées,  
Ses puissants éperons, sans doute en leurs tombeaux  
Vinrent à réveiller la cendre des héros  
Dont le Maure autrefois éprouva la vaillance ;  
Et cette cendre alors ayant de sa présence  
(On peut le supposer) un soudain sentiment,  
Éprouva de bonheur un doux tressaillement.

Dans cet asile antique, où régnait le roi maure,  
Les chants joyeux d'amour étaient vibrants encore ;  
Et jusqu'aux bords lointains du bleu Guadálquivir,  
A peine s'ils avaient fini de retentir  
Que du clairon de Mars, la belle Andalousie  
Entendait de nouveau la guerrière harmonie.  
Les périls, on le sait, pour Cabrera toujours  
Ont été ses plaisirs, ses plus chères amours.  
Près de Cabra, non loin de son antique source,  
Soudain mille dragons venus au pas de course,  
Par leur nombre, en secret sans doute encouragés,  
Osent le menacer, autour de lui rangés.  
Cabrera commandait alors son avant-garde ;

Au moment d'attaquer, seulement il regarde  
Ce qu'il y a de chevaux. Trois cents? bien, c'est assez.  
« Camarades, dit-il, en avant, enfoncez! »  
A ce choc vigoureux, tout saisi d'épouvante,  
L'ennemi prend la fuite, et de sa main vaillante,  
Lui-même, Cabrera, fait leur chef prisonnier.  
Pour rendre grâce au ciel de ce succès dernier  
Et pour en consacrer à jamais la mémoire,  
Mêlant leurs cris de joie à ceux de la victoire,  
Prêtres, étudiants, bénissent le Seigneur.  
Comme il le fut toujours, pitoyable au malheur,  
Cabrera des vaincus fait soigner la blessure ;  
Et, connaissant comme eux la faim et la froidure,  
De son grade élevé dissimulant l'éclat,  
Il partage avec eux jusqu'au pain du soldat.  
Après mille périls, mille traits de prodige,  
De sa victoire encor respirant le prestige,  
Il se remet en route, et sans perdre un moment,  
En hâte, avec les siens, à Bagenà se rend.  
Dès qu'il paraît, sa vue électrise l'armée ;  
Car de sa triste absence, à bon droit alarmée,  
Et surtout sans nouvelle aucune de son sort,  
Pendant près de trois jours elle l'avait cru mort.

Mantilla, d'Aquilar, Lucena l'opulente,  
Pour fêter du vainqueur la marche triomphante,  
Sèment devant ses pas la palme, le laurier ;  
Et pour mieux honorer le valeureux guerrier,  
De Lucena soudain la noblesse s'éveille.  
Elle veut par un bal qui soit une merveille

S'illustrer avant tout; car le grand Cabrera,  
Par sa seule présence alors l'ennoblira.  
Le jour en est fixé. D'une ardeur sans seconde,  
Afin d'y prendre part, de vingt lieues à la ronde,  
Soumises en tout temps à l'appel du plaisir,  
Mille jeunes beautés s'empressent d'accourir,  
S'inquiétant fort peu, comme on se l'imagine,  
Que cela plaise ou non à la reine Christine.  
Et Grenade et Cordoue, et Séville et Jaen,  
Afin de contempler le héros catalan,  
Son front stigmatisé, sa taille, sa jeunesse,  
Y vinrent déployer tour à tour leur richesse.  
Son aspect seul, dit-on, fit battre bien des cœurs;  
Car il put, à travers les orangers en fleurs,  
Voir sur lui s'attacher avec coquetterie,  
Plus d'un œil andaloux tout plein de rêverie.  
Mais la fraîche beauté, l'or et les diamants,  
De l'antique Ibérie aimables talismans,  
Ont perdu leur pouvoir. Rien de cette âme pure  
Ne peut porter atteinte à la forte nature;  
Et ces séductions, sur le cœur du héros,  
N'eurent pas plus d'effet qu'un fer de christinos.  
Avant que de la salle ont eut quitté l'enceinte,  
Le dévouement au roi, cette affection sainte  
Qu'inspirait autrefois la patrie au Romain,  
Dans ces cœurs espagnols se révèlent soudain.  
Chaque dame, à l'envi, pour la cause sacrée,  
De l'or et des bijoux dont elle était parée  
(Et quel plus noble emploi des précieux métaux)?  
Vient en se dépouillant faire hommage au héros,

Se disant, qu'en mourant, elle serait heureuse  
De rendre de son roi l'arme victorieuse.  
A ces actes touchants de sublime vertu,  
Contre lesquels tout bas son cœur a combattu,  
Il se sent malgré lui touché jusques aux larmes.  
« Ces diamants, ces bijoux, ornements de vos charmes,  
« Gardez-les, leur dit-il; bientôt à l'Escorial  
« Vous les ferez briller pour le parti royal.  
« Je ne suis point venu mendier de richesse;  
« A l'ennemi du roi, seule, ma main s'adresse  
« Pour lui prendre sa poudre et son fer et son plomb.  
« En attendant bientôt qu'au signal du canon  
« Le combat recommence, en votre Andalousie  
« Je plante l'étendard glorieux de la patrie! »  
Lors, au milieu des cris redits par les échos :  
« Vive, vive à jamais notre roi don Carlos! »  
Le festival fini, Cabrera se retire....  
Mais si dans ce moment personne n'a pu dire  
Qu'il se trouvât chargé d'or et de diamants,  
Peut-être emporta-t-il plus d'un cœur en partant.

Arnao, Paolo, ses intrépides frères,  
Deux nobles cœurs aussi, deux rares caractères,  
En le suivant partout ont voulu partager  
De ses nombreux combats l'honneur et le danger.

Le nom de Cabrera, que la gloire accompagne,  
Commence, astre radieux, à régner sur l'Espagne.  
Charles Cinq, par ses droits, digne chef de l'État,  
Brille en tous lieux, déjà, comme prince et soldat.  
Comme prince, il enseigne aux souverains du monde

Des devoirs à remplir quand la foi lès seconde.  
Comme soldat, aussi, par sa rare valeur,  
Il a plus d'une fois conduit au champ d'honneur  
Zumala-Carregui, son émule de gloire,  
Ainsi que Cabrera, ce fils de la victoire.  
Oui, vaillant Charles Cinq, malgré tes envieux  
Les plus illustres rois de tes nobles aïeux  
Du fond de leurs tombeaux tressailleront de joie;  
Car ému des forfaits où l'Espagne est en proie  
Dieu pour les racheter choisit ton bras loyal.

La division existe au quartier général.  
Entre Villareal et le vainqueur d'Orance  
Depuis assez longtemps règne une dissidence.  
Ils ont, on le conçoit, chatouilleux sur l'honneur,  
Tous deux, de Bilbao, le siège sur le cœur.  
Mais la bravoure seule, on le sait, ne peut guère  
Remplacer, en tout temps, le génie à la guerre ;  
L'expérience en a prouvé la vérité,  
Et c'est, jusqu'à nos jours, un fait incontesté.  
Aussi, pour faire trêve à cette jalousie  
Funeste aux intérêts de sa chère patrie,  
De son armée, alors, par un décret royal,  
Il nomme son neveu commandant général.  
Ce grade, dont l'Espagne est bientôt informée,  
Satisfait à la fois et le peuple et l'armée.  
Certes don Sébastien, par les plus justes droits,  
Aux yeux des deux pouvoirs justifiait ce choix ;  
Car si par sa bonté déjà l'infant retrace  
L'aimable qualité des héros de sa race,

Par son brillant génie et sa rare valeur  
On le verra bientôt atteindre à leur hauteur.

S'accusant de lenteur comme d'imprévoyance,  
Des combats, néanmoins, voulant courir la chance,  
Peu soucieux de la mort et sans la redouter  
Evans et Jauregui s'apprêtent à lutter.  
Mais prompt comme l'éclair, courrier de la tempête,  
Don Sébastien, des siens, court se mettre à la tête.  
Son noble aspect soudain enflamme les soldats.  
Voulant mettre à profit cette ardeur des combats :  
« Ne craignez rien, dit-il ; ces phalanges nombreuses  
« Apprécieront bientôt vos armes valeureuses,  
« Devant vous est l'honneur, derrière vous l'affront ;  
« La mort anoblira ceux qui succomberont. »  
Puis du vainqueur d'Ivry rappelant l'épopée,  
Son intrépide main brandissant son épée :  
« Sur elle, ajouta-t-il, fixez votre regard,  
« Qu'elle soit désormais votre unique étendard.  
« En le suivant toujours au sentier de la gloire  
« Elle sera pour vous un gage de victoire. »  
Et tous ses guerriers mus par un suprême élan,  
S'écrièrent ensemble : En avant, en avant !  
Le tonnerre, au moment qu'il déchire la nue,  
Et des plus hauts sommets bat la cime chenue,  
A bien moins de fureur que n'en montre soudain,  
Dans son attaque alors l'infant don Sébastien.  
Telle aux sommets alpins, l'avalanche homicide  
Renverse tout obstacle à sa marche rapide.  
Tels on vit Alayais, Basques, Guipuscoans.

Partout se faire jour en des ruisseaux de sang.  
L'heure de la défaite en vain est retardée,  
Tout cède, et la victoire est enfin décidée.  
Toujours maître de lui, vrai lion du Sénar,  
L'infant la dominait du feu de son regard ;  
Bien qu'Anglais, Christinos, devant la baïonnette  
Eussent cru prudemment devoir battre en retraite,  
De nombreux prisonniers, des canons, des drapeaux  
Furent les résultats de ces succès nouveaux.  
Sous la protection du canon britannique  
Evans s'empresse encor d'abriter sa panique,  
En laissant sur le sol reposer à jamais  
Quatre mille des siens, tous Christinos-Anglais.  
Don Sébastien, au Dieu qui donna la victoire  
Croit devoir faire honneur de sa nouvelle gloire.  
Et le soldat, non moins religieux que vaillant,  
Sur le champ de bataille alors s'agenouillant,  
Pour suivre de son chef le rare et digne exemple,  
Lève ses pieuses mains vers le céleste temple,  
Et s'écrie animé par l'accent de la foi :  
« Dieu ! veille sur l'Espagne, et protège le roi ! »  
De ces cœurs dévoués, noble et sainte prière !  
Puisse, de nos échos, la voix fidèle et claire  
Te porter, au milieu des terreurs de la nuit,  
Jusqu'au cœur des puissants qui règnent à Madrid !  
Comme autrefois, Vendôme, en son impatience,  
Oubliant sa fatigue, alors que de la France  
L'intérêt lui disait de combattre toujours,  
De ses succès, l'Infant veut poursuivre le cours.  
Des nombreux régiments qu'Espartero lui montre,

Jaloux de les combattre, il vole à la rencontre.  
Le choc en fut terrible et le chef Christino  
Dut abriter sa fuite aux murs de Bilbao;  
Tandis qu'à Zornaro, son corps d'arrière-garde  
Fut défait sous ses yeux, bien qu'il se tint en garde,  
Sans hélas ! qu'il eût pu, quoiqu'il en dût souffrir,  
En aucune manière aller le secourir.  
Jeune prince Bourbon, vaillant infant d'Espagne,  
Des tiens, partout déjà l'affection t'accompagne.  
Gloire à toi ! dans ce jour d'immortelle grandeur,  
Du sang de tes aïeux tu montras la valeur !

## CHANT CINQUIÈME.

Pour retrouver le ciel brumeux de sa patrie,  
Evans vient de quitter l'air si doux d'Ibérie.  
A ce nouveau Varrus la furieuse Albion  
Eût pu demander compte alors de sa légion.  
De chefs, en ce moment, la pénurie extrême  
Fit choisir O'Donnel pour commandant suprême.  
Bien qu'homme de talent, parmi les Christînos,  
Pour émule en valeur il reconnaît Vorgos.  
Sachant Cantavieja par lui déjà cernée,  
A sa marche, en tous lieux de succès couronnée,  
Cabrerâ met un terme ; il va le secourir.  
« Où tonne le canon, là nous devons courir, »  
Écrit-il à Gomez. Partout, sur son passage,  
Des peuples à son prince il provoque l'hommage.  
De couronnes sans nombre on veut ceindre son front ;  
Mais sa modeste main écartant l'ovation :  
« Oh ! non, non ! s'écrie-t-il, cette faveur insigne,  
« Croyez-moi, mes amis, le roi seul en est digne.

« A son rang appartient le prix de cet honneur,  
« Comme à nous seuls revient le soin de son bonheur. »

Arrivée à Zora l'armée impatiente,  
Près de ses beaux palais dresse aussitôt sa tente,  
Et, modeste en ses goûts, nouveau Cincinnatus,  
Cabrerera, du Romain rappelant les vertus,  
La veille des combats veut dormir sur la dure,  
Pour étancher sa soif n'avoir que de l'eau pure,  
Et le pain du soldat pour unique ration.  
S'il en vient à subir, comme eux, la privation,  
Il ordonne à Villar, le chef de sa musique,  
De frapper les échos de ce chant ibérique  
Avec tant de bonheur, qui réveille toujours  
Au cœur de l'Espagnol la gloire et les amours.  
Don Ramon, pour charmer l'inaction qui l'arrête,  
En faveur des soldats improvise une fête.  
Tous y trouvent sans peine, en cadencant leurs pas,  
L'oubli de leurs fatigues au chant des boleras.  
Dans ces instants trop courts de douce quiétude,  
Du seul bonheur des siens il se fait une étude,  
Et de la discipline acceptant le pouvoir,  
Montre à tous ses soldats l'exemple du devoir.  
Aussi d'une affection profonde autant que pure,  
Leur attachement vrai le paie avec usure.

Mais le lion s'éveille en flairant l'ennemi  
Qui vers lui s'avance le croyant endormi.  
Escalente, à Baema, lui barre le passage ;  
Comme la foudre éclate au milieu du nuage

Quand la pointe aimantée ose la provoquer,  
De même, furieux de se voir attaqué,  
En un bond, Cabrera s'élançe à sa rencontre ;  
Couvert d'un manteau rouge, aux regards il se montre  
A la tête des siens, afin qu'on le vît mieux.  
Contre ce point de mire ils dirigent leurs feux,  
Tous à la fois soudain. Pourtant pas une balle,  
Bien qu'il en fût criblé, ne lui devint fatale.  
A son tour il s'élançe, et, par un rare effort,  
Rompt et porte en leurs rangs la terreur et la mort.  
Entre tous, Cabrera fait briller son audace.  
Les Christinos, forcés d'abandonner la place,  
Cèdent sur tous les points, et deux mille des leurs  
Sont restés prisonniers en les mains des vainqueurs.

Le canon tonne au loin. Oubliant ses blessures,  
Le général y court ; mais, ô mésaventures !  
Aux mains des Christinos tombe Cantayleja.

Ah ! c'est que le héros, hélas ! n'était pas là.  
Poursuivant l'ennemi qui ne doit pas l'attendre,  
Contre son habitude, afin de le surprendre,  
Imprudent, par un traître il se laisse guider  
Et tombe au milieu d'eux. Lui, sans s'intimider,  
Cerné de toutes parts par le gros de l'armée,  
Il prétend résister, car sa main est armée ;  
Ayant pour seul appui cinquante cavaliers ;  
Mais ils sont de Tortose et ce sont des lanciers.  
Sans hésiter, soudain, il les range en bataille ;  
Il se met à leur tête, et bravant la mitraille,

Sans regarder qu'ils sont quatre mille cinq cents,  
Ses cinquante chevaux, à la fois s'élançant  
Contre les Christinos surpris d'un tel courage,  
Au travers de leurs rangs se frayent un passage.  
Va, ne redoute rien, valeureux Cabrera,  
Comme il l'a fait toujours, sur toi Dieu veillera,  
Et tel que Jeanne d'Arc jadis sauva la France,  
A toi l'Espagne, un jour, devra sa délivrance.

Cependant je te vois, guerrier infortuné,  
Auprès d'Arrévola, de tous abandonné,  
Et bien qu'ayant le corps tout couvert de blessures,  
Ralliant ceux-là seuls sur lesquels tu t'assures.  
Oui, je te vois encor aidé par Ladiossa,  
Dans l'état de faiblesse où ton corps te laissa,  
Gagner, pendant la nuit, la forêt à grand'peine,  
Et là, comme Bayard, adossé contre un chêne,  
Sentant ton sang couler et s'approcher la mort,  
Pour ton roi bien-aimé vouloir prier encor,  
Et calme, je t'entends, d'une voix affaiblie,  
De l'amour du pays l'âme toujours remplie,  
Donner un dernier ordre à ton frère Arnao.

Mais le bruit du clairon frappe soudain l'écho.  
Dieu soit loué! ce sont les lanciers de Tortose!  
A leur aspect, alors, quelle métamorphose!  
Paraissant oublier ce que tu dois souffrir,  
Des portes du trépas tu sembles revenir.

Teṣ valeureux lanciers, avec art tu les groupes  
Sur les flancs du carré dont tu masses tes troupes,  
Et c'est dans ce bel ordre aussi sûr que profond

Qu'en vainqueur, de nouveau, tu gagnes l'Arragon.

A vous qu'on vit alors, en ces périls extrêmes,  
Pour sauver Cabrera vous exposer vous-mêmes,  
Ladiossa, Doningo, Beltzan, Arno, Tenó,  
A vous surtout aussi, jèune et preux don Pedro !  
Honneur ! car une part de cette belle gloire,  
Qui dans cette action s'attache à sa mémoire,  
Un jour rejaillira sur votre dévouement.

De l'ardeur des combats, fatal entraînement !  
A peine à Soria le général arrive,  
Qu'il voit, sous l'impression d'une tristesse vive,  
Les dévastations, les désastres commis  
Par les barbares mains des soldats ennemis.  
Le cœur navré, malgré son état de faiblesse,  
Il court des habitants adoucir la détresse,  
Et par un doux espoir remonter leur moral.  
« Amis, consolez-vous, non, votre général,  
« Vous le voyez, dit-il, n'a pas perdu la vie.  
« Dieu ne veut pas déjà qu'elle lui soit ravie ;  
« Car toujours je vous aime et vous protégerai.  
« Par contre, sans pitié, toujours je punirai  
« Le traître à la patrie, ainsi que le parjüre.  
« Tous, ayons pour le roi l'affection la plus pure,  
« Fidélité constante, absolu dévouement.  
« A la révolution faisons ouvertement  
« Jusqu'au dernier soupir une guerre acharnée.  
« A voir notre grandeur désormais condamnée,  
« Que ce soit son supplice !... » A peine en guérison,  
Sur un pied formidable il remet l'Arragon.

Sage organisateur, par son rare génie,  
D'avantages nombreux il dote sa patrie.  
Le roi, de son côté, sans penser à son rang,  
Prend part au dur travail au soldat inhérent,  
Et ne craint pas non plus, sur le champ de bataille,  
De braver près de lui le feu de la mitraille.  
Son affabilité les charme, et chacun d'eux  
De mourir pour son nom se trouverait heureux.

Oroa commandant la légion étrangère,  
Avec elle entreprend de poursuivre la guerre ;  
D'Iribaren, ainsi que de Diégo-Léon,  
Pour venger la défaite, il entre en Arragon.  
Bientôt vers Barbastro, cette gloire de Charles,  
Il court pour attaquer la bannière royale.  
Contre cet ennemi, sans prendre de repos,  
Les Carlistes soudain s'élancent en héros.  
Les deux armées alors se trouvent en présence.  
De l'honneur, sur leurs cœurs, connaissant l'influence,  
Charles rappelle aux siens qu'à Mandigoria,  
Au Pont, à pareil jour, leur courage brilla.  
Au milieu des boulets qui sèment le carnage,  
On le voit, en lion, tenir tête à l'orage  
Et faisant tout ployer sous ses pas triomphants.  
Pour protéger ses jours, les fiers Guipuscoans,  
Avec peine partout parviennent à le suivre.  
Ah ! pour nommer tous ceux qui cessèrent de vivre  
En ce jour où le sang le plus pur a coulé,  
Ta voix, Muse s'est tue et ton front s'est voilé !  
Je comprends ta douleur. Ceux que Mars sacrifie,

Comme ses protégés, sont fils de l'Ibérie.  
Pourtant Irribaren, mortellement frappé  
Et Diégo-Léon au massacre échappé,  
A Saragosse allant guérir de ses blessures,  
Étaient pour les citer de vaillantes natures ;  
Quelle que soit, d'ailleurs, la couleur des drapeaux,  
Qui meurt pour son parti meurt toujours en héros.

En vain les Christinos cherchaient à l'improviste  
A forcer quelque point de la ligne carliste ;  
Contre ces murs de fer qu'ils espéraient franchir,  
Ils se heurtent en vain ; contrainte de fléchir  
Leur armée est bientôt mise en pleine défaite,  
Et devant le héros elle bat en retraite.  
Puis, entre les deux camps qui l'acclament vainqueur ;  
De ses succès le roi rend grâces au Seigneur.

Une des vérités qu'un général peut lire  
Aux pages de l'histoire, écrites pour l'instruire,  
C'est qu'il faut qu'un vainqueur poursuive l'ennemi ;  
Qui s'arrête en chemin n'a vaincu qu'à demi.

Aidé d'un régiment dont le feu le protège,  
Pour gagner le chemin que son passage abrège,  
Charle, avec ses guerriers, traverse le Cinca.  
Pour prix du dévouement qu'en ce jour il marqua  
( Ce noble régiment est celui de Castille. )  
Sous le feu meurtrier qui le bat, le fusille,  
Sans reculer d'un pas, chargé de toute part,  
Perd la moitié des siens ; Charle à son étendard  
Veut qu'un crêpe de deuil et la croix catholique

Du roi saint Ferdinand, à l'avenir indique  
La perte qu'il a faite et sa rare valeur.  
La légion de Juillet eut aussi du malheur.  
Car de tous ses soldats, partis pleins de jactance,  
Deux cent cinquante à peine ont regagné la France.

Frémissante de rage, à ces tristes avis  
Christine a sur-le-champ convoqué ses amis,  
Et de la liberté, qu'avec un talent rare  
Les habiles toujours exploitent comme un phare  
Au moment du danger, pour attirer vers eux,  
Elle sait se servir pour éblouir les yeux.  
Elle entend aussitôt réparer ses défaites ;  
Veut que d'autres légions s'élèvent et soient prêtes  
A soutenir, pour elle, encore maints combats.

Le roi part. Son armée est campée à Cherta.  
Celle des Christinos sur Madrid se replie.  
Près du roi, Cabrera, par son heureux génie,  
Sait pourvoir, de tout point, en sa prévision,  
Aux besoins de la place et de la garnison.  
Habile ingénieur comme grand capitaine,  
Il jette un pont sur l'Ebre, et ses soldats, sans peine,  
Au bout du second jour l'ont pu déjà franchir.  
Soudain sur l'autre rive, empressé d'accourir,  
Au passage du fleuve un général s'oppose :  
C'est Borso ; vain projet ; avec ceux de Tortose,  
Aussi prompt que le vent, Cabrera marche à lui.  
Borso désappointé vers Tarragone a fui,  
Et jusqu'entre ses murs tremble déjà Valence.

A l'ombre de sa gloire et plein de confiance,  
Charles Cinq croit goûter ces instants de repos  
Prix si bien mérités de ses nombreux travaux ;  
Mars trahit cet espoir. De nouveau l'airain tonne ;  
Mais le roi veut encor payer de sa personne.  
Avec son corps d'armée il rejoint Cabrera.

Bientôt contre Buerens ce corps se rencontra ;  
Le Christinos osa lui livrer la bataille,  
Avec lui, pour lutter, il n'était pas de taille.  
Madrid est consterné ; cependant, en ce jour,  
Pour cacher la défaite, on dansait à la cour.  
Et toujours s'agitant quand l'atmosphère est sombre,  
La révolution aussi veillait dans l'ombre.  
Comprenant le danger, close dans son palais,  
Christine épouvantée en fait fermer l'accès.  
Le cri du désespoir se mêle au bruit des armes,  
Et l'Escurial entier est en proie aux alarmes.  
Le trouble est au dedans, partout la trahison.  
Triste effet des grandeurs ! ce n'est pas sans raison  
Qu'on a dit qu'une nuit passée en l'insomnie,  
Vieillit et flétrit plus que dix ans de la vie.  
Ah ! l'oreiller des rois seul pourrait, en effet,  
Révéler les douleurs dont il a le secret !  
Où fuir ! en est-il temps ? déjà la populace,  
Ameutée au dehors, vient d'envahir la place.  
Ah ! pourquoi Charles Cinq, en ton cœur paternel  
Redouter le combat au moment solennel ?  
L'issue en pouvait-elle être jamais fatale ?  
Mais toujours tu l'as dit : que dans ta capitale  
Tu ne voulais un jour, en roi, rentrer jamais

Qu'appelé par l'amour, les vœux de tes sujets.  
Mouvement généreux ! mais erreur trop funeste !  
L'audace qui s'accroît, partout se manifeste ;  
Le roi s'est arrêté. Du soldat castillan  
Ici, comme toujours, trop avare du sang,  
Il donne ordre aussitôt de battre la retraite,  
Et de même au combat qu'il est toujours en tête  
Par les ordres du roi, c'est encor Cabrera  
Qui va la diriger et la protégera.  
Son généreux coursier, tout écumant de rage,  
Ronge le mors cruel qui retient son courage.  
Vainement à l'attaque il veut encor courir,  
Aux ordres de son maître il ne peut qu'obéir.  
Espartero pensant voir une armée en fuite  
Ose, orgueilleux, soudain, se mettre à sa poursuite ;  
Mais de Tortose encor les lanciers valeureux  
Parviennent à s'ouvrir un chemin devant eux ;  
Et saine et sauve, après une lutte assez vive,  
En ses cantonnements l'armée enfin arrive.

---

## CHANT SIXIÈME.

Le roi rentre en Castille. En sa Navarre aimée,  
L'infant don Sébastien conduit son corps d'armée,  
Et Cabrera rongéant ses griffes de lion,  
Avec le sien, bientôt, retourne en Arragon.  
Près de se séparer de ses compagnons d'armes  
Dont l'affection toujours eut pour lui tant de charmes,  
Charles, une fois encor, veut s'offrant à leurs yeux,  
Leur donner à baiser sa main pour ses adieux.  
Il vient, s'adresse aux chefs de ses braves phalanges :  
« Vous dont le dévouement si digne de louanges  
« Jusqu'ici, leur dit-il, s'est montré sans égal ;  
« Sébastien, Cabrera, Guergué, Villareal,  
« Eguia, Moreno, Zans, et vous non moins fidèles,  
« Elio, Balmaceda, de vos œuvres si belles,  
« Au nom de la patrie, ah ! poursuivez le cours ;  
« Lui dévouer son bras, c'est me servir toujours.  
« Votre roi vous en prie et l'Espagne l'ordonne.  
« De votre dévouement si pur pour ma personne,

« Quoi qu'il arrive, amis, vous me trouverez tous,  
« Non moins reconnaissant que je suis fier de vous.  
« Ah! pourquoi, profitant du lieu qui nous rassemble,  
« Ne puis-je sur mon cœur vous presser tous ensemble!  
« Mais qu'un serment, ici, vous l'assure du moins;  
« Mânes de mes aïeux! soyez-en tous témoins!  
« Si je remonte un jour au trône de mes pères,  
« Aux yeux du monde entier, en ces jours plus prospères,  
« Je récompenserai votre noble valeur;  
« Oui, j'emporte en partant cet espoir en mon cœur.  
« Aujourd'hui, subissant ma fortune cruelle,  
« Je vais, en vous quittant, où le destin m'appelle.  
« Adieu. » Le prince alors, avec toute sa cour,  
Part, et dans Estrella bientôt est de retour.

En ces lieux embellis par sa seule présence,  
Jeune divinité de cette résidence,  
Sa vertueuse épouse employait tout son art  
A broder pour l'armée un précieux étendard;  
Et la Vierge aux douleurs, tenue en grande estime,  
En sera désormais le généralissime.  
Mais des combats futurs, ce séjour enchanteur  
Ne sauraient de Carlos distraire en rien le cœur.  
Le prince d'Asturie et ses augustes frères  
Viennent s'y reposer de leurs pénibles guerres;  
Toi, prince, n'aspirant qu'à la gloire, à l'honneur;  
Mais dont l'orage, hélas! va troubler le bonheur;  
Toi Fernand, partageant, en ses vastes domaines,  
Chaque jour, près du roi, ses plaisirs et ses peines;  
Et toi noble Juan que nous verrons plus tard

Des combats meurtriers affronter le hasard.  
Montémolin, courage ! ainsi que Henri Quatre,  
Pour l'honneur de ton nom, s'il a fallu te battre ;  
Si les jours de tempête, ainsi que lui parfois,  
Sont venus t'éprouver ; le calme toutefois,  
Ainsi qu'il le goûta, deviendra ton partage ;  
Et du peuple espagnol tu recevras l'hommage.

Exempts d'inquiétude, ô fortunés instants  
En ce séjour, pour eux, coulez ainsi longtemps !

On était en hiver. Une abondante neige,  
De la froide saison ordinaire cortège,  
Sur la cime des monts semblait par sa blancheur,  
Du manteau du soldat rappeler la couleur.

En son brillant carrosse, on vit un personnage  
Dont quelques serviteurs formaient seuls l'entourage,  
Venir de Pampelune et qu'on pouvait juger  
Alors, vers Estrella, vouloir se diriger.

Une cloche tintait : d'un pas mélancolique,  
Un prêtre du Seigneur allait, du viatique,  
Porter au moribond le pain consolateur.  
Descendu de carrosse, à pied, plein de ferveur,  
Au cortège pieux l'inconnu qui se mêle,  
Accompagne le prêtre où le guide son zèle ;  
Et tenant, des chevaux, les brides à la main,  
Les serviteurs du maître allaient suivant de loin.  
Ils pénétrèrent bientôt dans une étroite rue,  
Fort triste, où le soleil était chose inconnue.

En Espagne, un endroit privé de son soleil !  
Entendit-on, jamais, parler d'un fait pareil !  
On gagne un toit obscur ; là chacun se prosterné,  
Ému, près d'un mourant qui soulève un œil terne  
A l'aspect du ministre ardemment désiré.  
Celui-ci le conforte, et du Miséréré,  
Charme toujours puissant des lentes agonies,  
S'empresse d'entonner les sombres litanies.  
Puis la voix d'un vieillard aux rares cheveux blancs,  
Sous lesquels on pouvait, stigmates éloquentés,  
Compter plus d'une noble et profonde blessure.  
Fit entendre ces mots : « En Dieu seul je m'assure :  
« Que du haut de sa gloire il ait pitié de moi !  
« Toujours sans hésiter, pour mon pays, mon roi,  
« Sur les champs de bataille, au péril de ma vie,  
« J'ai prodigué mon sang ; mourir pour la patrie  
« Eût été mon bonheur ; mais si du vieux soldat,  
« Les rois jusqu'à ce jour n'ont fait aucun état,  
« Il est un autre juge ; en sa bonté j'espère.  
« Et vous qui m'entourez, joignez votre prière  
« A celle qu'au moment d'arriver devant lui  
« J'ose, pauvre pécheur, adresser aujourd'hui. »  
Puis, levant avec peine une main affaiblie  
Sur le pudique front de sa fille chérie  
Qui le soutient encor en ses derniers moments :  
« Je te bénis, dit-il : de tes bons sentiments,  
« De ton cœur dévoué pour ton pauvre vieux père,  
« Puisse-tu recevoir le prix sur cette terre !  
« Dieu te le doit, ma fille, il te l'accordera.  
« Seigneur ! après les maux que l'Espagne endura,

« Fais, de la paix, enfin, qu'elle goûte les charmes!  
« Et que le roi qui, seul, peut finir ses alarmes,  
« Continuant l'éclat du nom de ses aïeux,  
« Puisse régner bientôt sur ces peuples heureux! »

Aux nobles sentiments de cette voix mourante,  
Faisant naître en son cœur une émotion violente,  
L'inconnu n'avait pu retenir un soupir.  
Et la foule, à ce bruit qui la fit tressaillir,  
Dans le simple étranger soudain put reconnaître  
Charles Cinq de Bourbon, son monarque, son maître,  
Dont la royale main, en celle du mourant,  
Au moment de sortir laisse un riche présent.

Voilà ce descendant des souverains d'Espagne,  
Enseignant des devoirs que l'exemple accompagne,  
Et qui se fait honneur de s'en montrer instruit  
Au milieu des combats et sous les yeux du Christ.

La funeste anarchie et sa suite cruelle  
Déjà sapent tout bas le trône d'Isabelle ;  
Et Christine livrée à ses cuisants regrets,  
Ne pouvant, par le fer, vaincre les Navarrais,  
Pas plus qu'elle n'a fait de ceux des Asturies,  
Va, pour les dominer, changer ses batteries.  
Elle se plaît partout à les combler d'honneurs ;  
Et de leurs fueros, par insignes faveurs,  
Accorde le retour et le libre exercice.  
Vaines séductions ! son adroit artifice  
Demeure sans effet sur ces cœurs généreux.  
Tous ils sont à leur prince, il peut compter sur eux.

Cependant en Castille, où brille son courage,  
Le roi court des dangers ; Moreno le dégage ;  
Par ordre souverain, Marotto cependant,  
Des soldats de Navarre est nommé commandant.  
Voile, voile ton front, muse de la patrie !  
Vous la fleur, entre tous, des guerriers d'Ibérie,  
Vous des vainqueurs du Maure illustres descendants,  
Alavais, Navarrais, Basques, Guipuscoans,  
Qui par l'honneur, toujours, vous fîtes reconnaître,  
Pleurez, pour général vous n'aurez plus qu'un traître !  
Adieu, cris d'allégresse, adieu, doux chants d'amour  
Qui venaient des combats vous fêter au retour.  
Intrépides soldats, bientôt sur vos bannières,  
Vous n'aurez à verser que des larmes amères.  
Qu'ai-je dit ! la victoire à vos nobles drapeaux  
Doit attacher encor quelques lauriers nouveaux ;  
Car l'honneur qui toujours inspire un cœur fidèle  
A venger votre roi désormais vous appelle.

Tremblant, du moindre bruit sans cesse inquiété,  
Marotto ne se croit jamais en sûreté ;  
Car de sa trahison, conséquence prévue,  
Le lâche, en son palais, se fait garder à vue.  
On l'y voit déployer un luxe déplacé  
Près duquel de la cour l'éclat est effacé ;  
Mais cet or pollué, cette richesse impure  
De son hideux forfait lave-t-il la souillure ?  
S'il se fût contenté d'attirer seul sur lui,  
Par cette lâcheté, le mépris aujourd'hui.  
Lui seul en souffrirait ; mais dans l'armée entière

Le vouloir propager, l'en rendre solidaire,  
C'est avoir bien mauvaise opinion du soldat !

Pour l'honneur, en tout temps, le Navarrais combat.  
En vain Arrizoga de séductions l'assiége  
Il ne se laisse pas prendre dans un tel piège,  
Et veut de l'Espagnol, gardant l'antique honneur,  
Demeurer de son roi le loyal défenseur.

En Arragon, sans cesse, enchaînant la victoire,  
Cabrera le vaillant, en échec, avec gloire,  
De Bergara contient tous les traîtres futurs.  
Ah ! Charles Cinq ! pourquoi de ces êtres impurs  
Ne pas venir charger ton général fidèle  
De purger ton armée et la cour avec elle ?

Revenons dans son camp trouver Espartero :  
Là toujours arrogant, si ce Baldomero  
Du roi, jusqu'à ce jour, n'a pu briser les armes,  
De l'or, pour réussir, il emploira les charmes,  
(Pour la gloire, on le sait, en de semblables cas,  
Cabrera peut le dire, elle ne se vend pas)  
Il commande à Madrid ; mais dans ce rang suprême  
Cabrera dans l'exil est plus grand que lui-même.

Marotto, toutefois, médite son forfait.  
Du héros d'Arragon, ne pouvant en effet  
Triompher par l'intrigue, il ose de son grade  
Demander que le roi l'investit. L'incartade  
Força le souverain de lui répondre : Non,  
Et depuis ce moment il n'en fut plus question.

Cabrera, c'est alors, dans le sang du parjure  
Que tu devais venir pour venger cette injure !

Marotto, chose étrange et qui ne se voit pas,  
Sans se battre, en deux jours, sait perdre deux combats.  
Mais par la trahison la victoire facile,  
Nous démontre à quel point le vainqueur est habile.  
Aussi Baldomero, par la cour encensé,  
De sa rare valeur est-il récompensé.  
Christine généreuse, en sa reconnaissance,  
En attendant qu'il soit pourvu de la régence,  
Sans hésitation, d'Espagne le fait grand ;  
De ses ordres divers lui donne le ruban,  
Et le décore enfin, comme prix de sa gloire,  
Du titre bien gagné de duc de la Victoire.

Charles Cinq indigné sent à son noble front,  
Monter, en rougissant, l'insulte de l'affront.  
S'élançant à cheval, il veut voler aux armes.  
Ses frères, étrangers à de vaines alarmes,  
Pour combattre, avec lui, l'accompagnent au camp.  
Du feu de ses regards les soldats s'enflammant,  
Jurent sur l'ennemi de venger leur défaite.  
Montémolin, soudain, veut marcher à leur tête,  
Et digne fils d'un roi pour lequel son cœur bat  
Comme en Navarre encore les conduire au combat.  
Ah ! je le vois, le sang qui coule dans ses veines  
Nous assure déjà des victoires prochaines  
Et promet à l'Espagne un de ses meilleurs rois.

Avec Espartero d'accord, à cette fois,  
Au quartier général Marotto se concerte.  
Des fidèles du prince il a tramé la perte :  
Baímaceda privé de son commandement ;  
Zans, Ibanez, Uriz, arrêtés lâchement ;  
Puis Carmona, Guergué que surtout on doit plaindre,  
Dans les fers, tour à tour, vont bientôt les rejoindre.

L'arrêt sans jugement vient de leur parvenir.  
Ils mourront tous demain, tel est son bon plaisir.  
Mais qu'ai-je dit, demain ! ce sera ce soir même  
Que doit sonner, hélas ! pour eux l'heure suprême.  
Point d'exil, de recours en grâce auprès du roi.  
« Je suis le maître ici, dit Marotto, c'est moi,  
« Moi, général en chef, qui le veut, qui l'ordonne ;  
« La mort ! en leur faveur je n'écoute personne ! »

Ces braves généraux, sans crainte, sans remord  
A cet injuste arrêt, envisagent leur sort.  
Dans leur sombre prison tous ils ont pu comprendre  
Où du bourreau gradé cet arrêt devait tendre :  
A leur dernier moment ils voudraient, en ce lieu,  
Pour les y préparer, un ministre de Dieu.  
Le cruel Marotto rejette leur demande.  
Cette consolation ! que tout autre l'attende,  
Je le comprends ; mais vous, martyrs de votre foi,  
Sublimes défenseurs de l'autel et du roi,  
Ah ! vous pouvez de droit en avoir là dispense.  
Tous, vous irez au ciel chercher la récompense  
De vos nobles devoirs, de vos rares vertus ;  
D'aussi beaux dévouements ne seront pas perdus !

Consolez-vous, un jour, le burin de l'histoire  
De vos noms glorieux transmettra la mémoire,  
De même qu'elle doit y graver de sa main  
Celui de Marotto, l'horreur du genre humain.

On vit ces cinq guerriers, couverts de cicatrices,  
Le front haut, sans trembler, marcher à leurs supplices ;  
Comme on les avait vus, intrépides soldats,  
Affronter la mitraille au milieu des combats.  
Hélas ! ils sont tombés sous l'homicide balle,  
Avec fermeté, tous, avec ferveur égale,  
Et l'on put les entendre, avant que d'expirer,  
Crier : Vive le roi ! pour leur adieu dernier.

Aux fureurs des partis, d'avance condamnée,  
De la vertu souvent telle est la destinée !  
Par leur mort le roi perd de braves généraux  
Et la Navarre aussi d'intrépides héros.  
Oh ! pourras-tu jamais effacer de tes fastes,  
Espagne, cette page aux souvenirs néfastes !  
Mais que dis-je ! regarde avant de l'arracher,  
S'il ne te reste pas un vengeur à chercher !  
Car ce vengeur, qu'un jour illustrera l'histoire,  
Il vit ; c'est Cabrera, c'est leur collègue en gloire.

---

## CHANT SEPTIÈME.

Aussitôt qu'elle sut la fatale nouvelle,  
Frappée au cœur, l'armée invincible et fidèle  
Comprit bientôt sa perte et Charles son malheur.  
Mis soudain hors la loi, par un arrêt vengeur,  
Marotto, déclaré traître envers la patrie,  
Payera de ses jours sa froide barbarie.  
Pourquoi faut-il, hélas ! que du bon droit toujours,  
L'audace ait triomphé ! Sans craindre pour ses jours,  
Grâce à l'impunité dont le traître profite,  
Il tâche auprès du roi d'expliquer sa conduite ;  
Mais s'il peut échapper au juste châtiment,  
Quoi qu'il fasse, du moins, le déshonneur l'attend.

Au camp des Christinos, des lenteurs de la guerre  
Baldomero se plaint, et pour le satisfaire,  
Car il commande en maître, il dicte à Marotto  
L'ordre de lui livrer Charles Cinq aussitôt.  
De se voir obéi, bien qu'Espartero compte,

L'Espagne, Dieu merci, n'en aura point la honte.  
Marotto, toutefois, rassemble les soldats  
Qu'il avait lâchement, par de fâcheux éclats,  
Pour manquer à leur roi, tous, stylés à l'avance.  
Les lâches, en effet, osent, sanglante offense,  
Crier devant le roi, vive leur général!  
Aussi prompt que la foudre, et lançant son cheval  
Au milieu de leurs rangs, au péril de sa vie,  
« Quoi! soldats, moi présent, une telle infamie! »  
S'écria Charles Cinq, en présence du roi  
Le général s'efface. Apprenez-le de moi! »  
Mots remplis de grandeur et de sages maximes,  
Aux yeux de ses soldats rendant illégitimes,  
Ces droits, par Marotto, sur son prince usurpés.  
Du danger imminent, ses deux frères frappés,  
En veulent, avec lui, partager l'étendue;  
Et des fiers Alavais, la baïonnette nue  
Contre le traître alors venant à se dresser,  
Charles échappe au péril qui le vient menacer.

Le vaillant Alzoa que le courage enflamme  
Et qui pour le monarque enferme dans son âme  
Un dévouement qu'on vit briller en tous les temps,  
Accourt le délivrer par les Guispuscoans.

Jusqu'au dernier moment, protégeant la Navarre,  
De Diégo-Léon, Elio se prépare  
A retarder la marche, et l'abordant soudain,  
A Cirauqui l'attaque et le disperse au loin.  
Ce fait fut son adieu. Malgré lui, vers la France,  
Dirigeant sa retraite, avec gloire il s'avance,  
Et tel que le lion protégeant ses petits,

Il sait se rendre encor terrible aux ennemis.  
Honneur, honneur à toi ! car ta vaillante épée  
Pour punir Marotto de sa gloire usurpée,  
Tout en vengeant ton roi, dénonce à l'univers  
Pour qu'il en soit honni, le crime du pervers.  
Toujours grand, tu montras, en ta dernière étape,  
Que si l'or corrupteur qui l'attaque et la sape  
Put, au sein de l'armée, un jour trouver accès,  
Tant que tu la commande, on ne la vaine jamais.

Alors qu'il mit le pied sur le sol de la France  
Charles sentit bientôt se calmer sa souffrance.  
De ses nobles aïeux il touchait le berceau,  
Et tout lui présentait un spectacle nouveau.  
En voyant par les pleurs qui baignaient leur visage  
Hommes, femmes émus, partout sur son passage  
A l'envi lui marquer un intérêt touchant  
Et pour qu'il les bénît lui montrer leur enfant ;  
Levant les yeux au ciel, aussitôt il s'écrie :  
« Merci, mon Dieu ! je suis encor dans ma patrie ! »  
C'est qu'en effet, partout, la foule sous ses pas  
S'inclinant par respect et poussant des hourras  
D'amour, d'admiration, voulait à sa manière  
Lui rendre, de l'exil, la peine moins amère ;  
Et l'on pouvait juger, à ces cœurs pleins de foi,  
Qu'on l'accueillait bien moins en prisonnier qu'en roi ;  
Car si l'histoire, un jour, pénible souvenance !  
Dit qu'il a rencontré sous un Bourbon de France  
Le toit d'une prison pour hospitalité,  
Il y put, sur les cœurs, régner en liberté.

Oh ! de ces nobles rois antique dynastie !  
Au peuple qui toujours par vos faits vous épie,  
En deux pays amis, de vos débats fâcheux,  
Devez-vous donc donner l'exemple scandaleux ?  
A la révolution que vous craignez sans doute,  
Pourquoi prêter la main et faire ensemble route !  
Si du sang d'un saint roi l'échafaud s'est rougi,  
Du sien, un d'Orléans bientôt l'a teint aussi !  
D'ailleurs toute famille ou maison divisée,  
Ne peut manquer, un jour, de s'écrouler brisée.  
Le bon sens, assez haut, l'a crié pour les rois ;  
A vous ! princes Bourbons de comprendre sa voix !

Bourge, ainsi que son cœur, au prince ouvre ses portes ;  
Et de sa crypte où tant de générations mortes  
Dans la paix du tombeau reposent aujourd'hui,  
On dit que plus d'une ombre, en s'approchant de lui,  
Tressaillit de respect non moins que de tristesse.  
C'est qu'alors son malheur égalait sa noblesse.

Se concentrant alors, ses fidèles soldats  
S'apprêtent, en Espagne, à de nouveaux combats.  
Balmaceda, lui-même, ayant rompu sa chaîne,  
Pour servir sous ce chef, en simple capitaine,  
Vers Cabrera se rend avec ses cavaliers.  
Sous les murs de Madrid, si couvert de lauriers,  
Le prudent général, repoussant la régence,  
De la jeune Isabelle approuvait l'alliance  
Avec le fils aîné de son bien-aimé roi,  
C'est qu'alors, en la paix, sans doute il avait foi.

Avant tout, maintenant il veut, de sa vengeance,  
Aux ennemis du roi laisser la souvenance.  
En Navarre, aussitôt, n'écoutant que son cœur,  
Il va faire flotter son étendard vainqueur.  
Et secondant le but du prince d'Asturie,  
A Marotto l'infâme aller ôter la vie,  
Puis à Baldomero disputer le terrain;  
Mais les traîtres encor lui barrent le chemin;  
Car tout prêt à partir, la volonté royale  
Vint modérer l'élan de cette âme loyale.  
Il reste en Aragon, et, valeureux soldat,  
Dans le repos encor se prépare au combat.  
De l'exil, en secret, Charles Cinq l'encourage,  
Car, par de faux rapports, même en son entourage,  
Voyant son général toujours calomnié :  
« Cabrera, de ton roi, compte sur l'amitié,  
« Écrit-il, et son cœur tiendra comme une injure  
« Qu'on tente de flétrir ta loyauté si pure. »

A l'abri de l'orage, en Navarre éprouvé,  
Le corps des Christinos est bientôt arrivé  
Au cœur de l'Aragon, pour y faire le siège,  
De cette Morella que Cabrera protège :  
(Ce qui veut dire, ici, qu'on ne la prendra pas)  
Et qui doit à jamais illustrer ses soldats.  
Vingt-cinq mille guerriers cernent déjà la place.  
La pioche, nuit et jour, des mines qu'elle trace  
Prépare ces conduits qui recèlent la mort.  
O triste Morella ! quel doit être ton sort !  
Hélas ! il faut la rendre, ou bien qu'elle succombe.

« La rendre ! non jamais ! Ah ! qu'elle soit ma tombe  
« A dit ce chef, plutôt qu'on attende de moi  
« Que je livre une place où règne encor mon roi ! »  
Puis de sa forte main qui gagne des batailles,  
Aux yeux de tous, plantant sur ses fières murailles  
Un drapeau rouge et noir : Qu'il dise à l'ennemi  
« Que jusques à la mort nous combattons ici ! »  
S'écrie-t-il. Les boulets, les bombes et les balles,  
La famine accourant sur leurs traces fatales,  
Rien ne peut ébranler ce grand cœur de lion.  
En vain, autour de lui, bruit l'explosion ;  
Partout avec sang-froid, au milieu du carnage,  
On le voit, combattant, tenir tête à l'orage ;  
Et dans mainte sortie obliger l'ennemi  
A déposer, honteux, les armes devant lui.  
Son calme sans égal, sa bravoure héroïque,  
Rappellent les beaux traits de la valeur antique ;  
Et de Philippe alors, luttant à son côté,  
Le précoce courage en est surexcité.  
Basques, Guipuscoans volent par leur présence  
De Morella, soudain, accroître la défense.  
Les assiégeants, alors, surpris entre deux feux,  
N'ont plus qu'à déposer les armes devant eux.  
Mais à ces prisonniers que sa valeur lui livre,  
En voyant qu'il ne peut procurer de quoi vivre,  
Comme un autre Bonchamp, par son cœur excité,  
Cabrera croit devoir rendre la liberté.

A la tête des siens, oubliant ses fatigues,  
Il rouvre la campagne, et renversant les digues  
Qu'à ce fougueux torrent on osait imposer,

Il sait vaincre partout et s'immortaliser.

Terrassés et déjà doutant presque d'eux-mêmes,  
Les soldats christinos ont des craintes extrêmes;  
Car Cabrera, non moins actif que valeureux,  
En quelque champ qu'il vole est partout victorieux.  
Dieu lui venant en aide, il va punir le traître  
Et par le châtement venger ainsi son maître.  
Il l'espère du moins; mais, ô fatalité!  
De cent balles atteint, sur des fusils porté,  
Le voilà ramené dans sa ville héroïque,  
Où sa présence fut une douleur publique.  
On s'empresse, on l'entoure, et de ses maux témoins,  
Tous pour le soulager lui prodiguent leurs soins.  
Car ses nerveux soldats, de leurs mains trop peu sûres,  
Ne pourraient éteindre le sang de ses blessures.  
Partout le peuple ému, partageant ses douleurs,  
Sur son passage alors laissait couler ses pleurs,  
« O rendez, s'écriaient les vierges d'Ibérie,  
« Rendez son défenseur à la mère-patrie! »  
Son regard presque éteint lance encor un éclair;  
Et de sa mâle voix qui résonne dans l'air,  
Une nouvelle fois il sonne la victoire.  
O qu'il est doux ainsi de survivre à sa gloire!  
Combien, ô digne chef, ton cœur en dut jouir!  
Prends confiance en toi! car Dieu, dans l'avenir  
Te réserve, crois-le, des gloires non moins belles.  
Mais Cabrera cru mort, de ces fausses nouvelles  
Il ne fallait pas moins que le bruit répandu  
Pour voir aux Christinos le courage rendu.

Il fallait ce trépas pour cacher leurs défaites.  
Heureux, ils ont le calme après tant de tempêtes.  
Par le même courrier, parti rempli d'émoi  
Et se rendant à Bourge annoncer à son roi  
De sa grande victoire, en ce jour, la nouvelle,  
Arrivait, de sa mort, la notice cruelle.  
Charles, pour un loyal et vaillant serviteur  
A chaque instant, pour lui, tombant au champ d'honneur,  
Priait du fond du cœur, sous la voûte sacrée  
De cette cathédrale à Bourges révéérée.  
Que de fois, en effet, ne l'entendit-on pas  
De l'office des morts, pour ses braves soldats,  
Psalmodier les chants ! mais le ciel sans nuage  
De bonheur, en ce jour, se montrait le présage ;  
Et le roi voulut seul, entonner au Seigneur  
Le Te Deum sacré, ce pieux chant du vainqueur.  
Puis, pour son général, plein de sollicitude,  
Lui dépêche un courrier qui, de sa gratitude  
Tout en lui témoignant la noble expression,  
Lui fait en même temps la recommandation  
De ne point exposer ses jours pour sa personne ;  
« Car c'est toi, Cabrera, disait-il, que Dieu donne  
« A ton roi malheureux pour son seul protecteur. »

A cet ordre imprévu que comprend peu son cœur,  
Le loyal général, plein d'émotion s'écrie :  
« Moi ! ne pas m'exposer, ne pas risquer ma vie,  
« Ne pas être toujours le premier aux combats,  
« Et cesser de donner l'exemple à mes soldats !  
« Non, non ! s'écriait-il, d'un accent indicible,

« Cet ordre de mon roi, cet ordre est impossible.  
« Il n'est pas fait pour moi. » Puis confiant toujours  
Dans le Seigneur son Dieu qui veille sur ses jours,  
Aux Christinos surpris il put bientôt apprendre  
Qu'enfin à la santé le ciel vient de le rendre.

Tandis que Marotto supputait soucieux  
Tout l'or qu'il retira de son crime odieux ;  
Comme pour faire alors contraste avec l'infâme  
Cabrera, ce cœur franc, toujours exempt de blâme,  
Pour le roi Charles Cinq, son souverain seigneur,  
Partout faisait valoir ses droits avec honneur ;  
Et sur les champs de gloire où son œil suit sa trace,  
L'Europe entière, alors, admirant tant d'audace ,  
N'en pouvant croire encor tant d'efforts surhumains,  
A ses brillants combats battait tout haut des mains.

Heureux de ses succès à tenir la campagne,  
Charles reconnaissant le nomme grand d'Espagne,  
Comte de Morella ; lui gardant l'ovation,  
En l'avenir, de duc de la Restauration.  
Las ! il ne te fut pas, ô prince magnanime,  
Donné d'effectuer ce vœu si légitime ;  
Car de Charles Dix mort sur le sol étranger,  
Le sort un jour t'attend ; tu dois le partager.

Un de ses officiers, chargé d'une missive,  
Parti de France un jour, en Aragon arrive,  
Et remet aussitôt dans les mains du héros,  
Une lettre autographe avec ces nobles mots :

« A celui qui se montre, en mon destin contraire,  
« Mon ancre de salut, après Dieu, sur la terre,  
« Je donne au général comte de Morella  
« Ample pouvoir d'agir comme il lui conviendra ;  
« Créer, destituer, changer toute personne,  
« Dans mes seuls intérêts, comme aussi je lui donne,  
« Pour qu'il puisse en user, en mon nom librement,  
« De mes troupes, partout, l'entier commandement.  
« Tel est mon bon plaisir. Moi, le roi. » Cette épître,  
Qui fut pour Cabrera précieuse à plus d'un titre,  
A sa mâle nature arracha quelques pleurs :

« Merci, merci, mon roi, dit-il, de ces honneurs !  
Puis, en portant la main à sa puissante épée,  
« Votre attente non plus ne sera pas trompée,  
« Et sur ce fer, ici, je jure que toujours  
Je défendrai vos droits, protégerai vos jours !

Puis, vers la Catalogne aussitôt il s'élança,  
De ses hardis projets va faire confidence  
A ce comte d'Espagne, et tous deux réunis,  
A Mullio bientôt battront les ennemis ;  
Car, malgré les talents qu'il avait fait paraître,  
Carbo, dans Cabrera, dut reconnaître un maître.  
Puis en son Aragon, à peine de retour,  
Aux fortifications il y fait nuit et jour,  
Ainsi qu'aux munitions, travailler sans relâche ;  
Et plein d'activité pour accomplir sa tâche,  
Chacun se trouve prêt à de nouveaux combats ;  
Mais troublée, en secret, Madrid s'est dit tout bas  
Qu'acheter Cabrera ferait mieux son affaire  
Que d'avoir à lutter contre un tel adversaire.

Aussi richesse, honneurs, tout lui fut-il promis.  
Le héros accueillant cette offre avec mépris :  
« Mon bras est à mon roi, mon cœur à la patrie,  
« Avait-il répondu, comme à mon Dieu, ma vie ! »  
Puis en tête des siens, plein d'espoir qu'il vaincra,  
Sans perdre un seul instant, marche contre Oroa,  
Oroa, qu'aujourd'hui le conseil de Christine,  
Pour commandant en chef à ses troupes destine.

Remplis d'ardeur, afin de les voir de plus près,  
Contre leurs ennemis, les fiers Aragonais  
Marchent, sans sacs, avec la seule baïonnette :  
A ce terrible choc, la déroute est complète ;  
Partout le Christinos s'enfuit épouvanté,  
Vers Valence aussitôt leur chef s'est reporté.  
Et Cabrera couvert du feu de la mitraille  
Rend grâce à son Dieu du gain de la bataille.  
Partout la brise alors porta ce cri du cœur :  
Vive, vive à jamais le roi, notre seigneur !

Au secours d'Oroa, soudain la cour tremblante  
Sans hésiter envoie une force imposante.  
Qu'importe à Cabrera ce nombre de soldats,  
Par ses victoires, seul, il compte ses combats.

Arrivés à Crétas, pour le Dieu des armées,  
Du plus profond respect ses troupes animées,  
Avant que de combattre accourent avec lui,  
Au temple du Seigneur invoquer son appui ;  
Et l'homme qui si haut élève sa patrie,  
Vous le voyez, c'est lui dont le front s'humilie,

Courbé dans la poussière, aux yeux de tous les siens ;  
Donnant l'exemple alors des devoirs des chrétiens.  
Ainsi réconciliés avec la Providence,  
Les Carlistes vaincront, ils en ont l'assurance.  
Puis à Baldalgolfa, parvenus dans la nuit,  
Ils devront faire halte. Au camp sonne minuit.  
Dans les bras du repos, tandis que tout sommeille,  
Pour le salut de tous, Cabrera lui seul veille.

Tel le lion, alors que les airs sont troublés  
Par l'éclair de la foudre et ses coups redoublés,  
Roulant autour de lui ses prunelles sanglantes,  
Les naseaux appuyés sur ses griffes puissantes,  
L'œil et l'oreille au guet flaire le moindre bruit  
Tout prêt à rechercher l'objet qui le produit.  
Tel attentif avec une prudence extrême  
Cabrera pour tout voir, tout juger par lui-même,  
Sur tous les points du camp visite ses quartiers,  
Rassemble autour de lui ses braves officiers,  
Donne ses instructions; puis son regard de flamme  
Qui semble pénétrer jusques au fond de l'âme  
Et comme en un miroir facilement y lit,  
Laisse voir qu'une peine occupe son esprit ;  
Car tant de dévouement, de valeur, de jeunesse,  
Ont pénétré son cœur d'une amère tristesse ;  
Qu'avez-vous, général? lui demande à l'instant  
L'intrépide Arias, son jeune lieutenant.  
Je pense, mes amis, que dès ce jour, peut-être  
L'un de nous périra pour le roi notre maître.  
A la sombre audition de l'oracle fatal,

Tous se sont regardés ; puis en chrétien loyal  
Chacun, bien qu'il sentît d'émotion son cœur battre,  
Se prépare à mourir ainsi qu'à bien combattre.  
Las ! la première balle arrivée en leur rang  
Vint frapper Arias près de son commandant.

De Maella déjà, la bataille rangée  
Commence à se livrer. L'action est engagée;  
Mais le fer ennemi à chaque coup viendra  
Se briser sur celui du glorieux Cabrera.  
Car au plus fort du feu, payant de sa personne,  
On le voit s'élançer vers où le bronze tonne.  
Des Alpes, en effet, tel on voit l'aigle altier  
Bravant la flèche aiguë et le plomb meurtrier  
Se jouer de l'orage et braver la tempête ;  
Tel Cabrera partout alors sait faire tête.  
« En avant, en avant ! dit-il, filios meos,  
« Vous êtes Espagnols, en avant, por Dios ! »  
Ed el re ; puis soudain, avalanche terrible,  
Brandissant en ses mains son épée invincible,  
Contre les bataillons, sans peur, sans hésiter,  
On le voit moins marcher que se précipiter.  
Tout cède à son ardeur, et le canon qui tonne,  
Messager de la mort, dans tous les rangs moissonne.  
Terrible confusion, pêle-mêle effrayant,  
Où Christino, Carlisle entre eux se combattant.  
(Chacun pour son drapeau prenant l'honneur pour guide)  
Ont fait tous leur devoir ; mais le Dieu qui préside  
Aux destins des combats, du bon droit protecteur  
A voulu décider encor en sa faveur.

Le corps couvert de sang, oubliant sa blessure  
Ainsi que le lion lancé sur sa pâture.  
Sans laisser aux vaincus un instant de répit,  
Cabrera les harcèle et partout les poursuit.  
Palacios aussi vit dans cette journée  
Sa réputation de gloire couronnée.

On dit que Cabrera, voyant tant d'ennemis  
Sur le sol étendus, par la mort endormis,  
Près de ses trop nombreux et vaillants frères d'armes,  
N'ayant pu s'empêcher de répandre des larmes.  
« S'écria : comme nous, vous eûtes vos travaux,  
« Vous reposerez tous dans les mêmes tombeaux ! »

---

## CHANT HUITIÈME.

Mais tandis que l'armée active, impétueuse,  
Poursuit en Aragon sa marche glorieuse,  
Partout en Catalogne on voit la trahison,  
Mise à l'ordre du jour, envahir l'horizon,  
Et le comte d'Espagne, à la vertu guerrière,  
Par le fer assassin terminer sa carrière.  
A ce lâche forfait, de fureur agité  
Cabrerà quitte Erbès, quoiqu'encor alité ;  
Il s'élance à cheval, car il veut aux rebelles  
Aller faire payer ces cruautés nouvelles ;  
Puis à peine arrivé, recherchant l'assassin,  
Il le fait arrêter. Du roi c'est le dessein ;  
Car, quel que soit le rang auquel il appartienne,  
Il veut qu'un jugement impartial intervienne.  
Et comme à l'ennemi l'on doit l'égalité,  
L'arrêt sera, quand même, alors exécuté.  
Villela, Marcia, Ferrer, Torrebadelle  
Et les membres bourreaux de la junte infidèle

Pour en faire justice, aux yeux de l'univers,  
D'ordre de Cabrera sont jetés dans les fers.  
Mais le temps vint, hélas ! tromper son espérance,  
Et la victime encor appelle la vengeance !

Les choses d'ici-bas ont parfois leur retour,  
Tremble, cruel Ferrer, bientôt viendra ton jour !

Et quoi ! comte d'Espagne ! honneur de notre armée,  
Qui ne dus qu'à toi seul toute ta renommée,  
C'est à toi, qu'au moment de te faire mourir,  
Ils refusent un prêtre, aussi, pour te bénir !  
Alors que pour eux seuls ta fervente prière  
Ne trouvait qu'un pardon pour parole dernière.  
Ton Dieu, noble martyr, est un Dieu d'équité  
Et ta place est déjà marquée à son côté.

Cinq cent mille soldats, que le besoin appelle,  
Accourent à sa voix secourir Isabelle ;  
Mais avec ce surcroît de guerriers sur les bras,  
Cabrera, même encor, ne s'en effraiera pas.  
Avant que de quitter, s'il le faut, sa patrie,  
Il saura les combattre au péril de sa vie.

Marchant avec les siens ! seul à les commander,  
Espartéro le cherche et le veut déborder.  
Au sortir de Berga, le héros en détresse,  
Cerné de toutes parts, à ses troupes s'adresse :  
« Amis ! qui tant de fois avez fait devant vous  
« S'enfuir un ennemi qui redoutait vos coups,

« Cédant, en ce moment, à de faibles alarmes,  
« Sans combattre, irez-vous lui déposer les armes? »  
— Non, jamais! — « Je vous crois. Alors ne craignez pas,  
« Quelque nombreux qu'ils soient ici, tous ces soldats! »

En bataille aussitôt rangeant son peu de troupes,  
Comme des murs d'airain, les disposant en groupes,  
Il s'élançe en lion. Par le choc accablé,  
L'ennemi fuit bientôt loin de lui refoulé.  
Sur le champ de bataille où la victoire encore  
Couronne ses efforts, en attendant l'aurore,  
A ses braves soldats il donne le repos ;  
Et lui sur un affût comme un autre héros,  
Aussi bien qu'en son lit paisiblement sommeille.  
Mais en Espagne, alors, si l'aurore t'éveille  
Sera-ce, ô Cabrera, pour la dernière fois?  
N'importe des échos si la fidèle voix  
Des combats où tu sus enchaîner la victoire  
Redit les noms, c'est pour éterniser ta gloire.  
Mais en France, avec toi du moins, l'armée entra  
Ton fidèle drapeau que le plomb lacéra,  
Et dont le seul aspect sut à ton adversaire,  
Inspirer tant de fois un respect salutaire.

Près de quitter le sien pour le sol étranger,  
Partout et contre tous affrontant le danger,  
Il enfouit ses canons, mais gardant l'espérance  
De les pouvoir trouver plus tard en sa puissance.  
Il met le pied en France

Au sommet de ces monts

Dont le revers descend en de profonds vallons,  
Seule en sa solitaire et rustique cabane,  
Habite dès longtemps une vieille Gitane ;  
Son air hagard, son œil au regard indécis,  
Indices trop certains d'organes affaiblis  
En ces sites déserts, limites des Espagnes,  
L'avaient fait surnommer la Folle des montagnes  
Elle voit Cabrera ; lui demande sa main.

« Oh ! laisse-la moi voir ! lui dit-elle soudain.

« Je la veux regarder, et j'y pourrai peut-être

« Lire ton avenir, en te faisant connaître

« Tout ce qu'il te réserve ; » et lui, doutant encor,

Dans la main, toutefois, lui mit un doublon d'or :

« Garde-le pour les tiens, bien que je crois, dit-elle,

« Qu'ils n'en ont pas besoin pour stimuler leur zèle.

« Pour moi, je n'en veux pas. C'est ta main qu'il me faut.»

Puis les cheveux au vent, elle lui dit tout haut

De cet air inspiré, de ce ton prophétique

Attribué jadis à la sybille antique :

« Dans les plaines de Mars tu brillas tour à tour ;

« Par la pensée, aussi, tu dois régner un jour.

« Et par ton noble cœur, ta gloire sans seconde,

« Être un jour le premier entre les grands du monde.

« Et l'Europe attentive écoutera ta voix.

« Quant à présent, Albion, où pour fixer ton choix

« Tu pourras contracter une douce alliance,

« Te fera rencontrer chez elle l'opulence,

« Comme en France la gloire, et partout des amis.

« Au conseil d'un grand roi, comme ministre admis,

« Sur l'Espagne je vois s'élever ton étoile.

« De ses fastes passés elle perce le voile,  
« Et fait renaître encor cet éclat presque éteint  
« Des beaux jours des Cortès, de ceux des Charles-Quint,  
« Et ton grand nom, inscrit aux pages de l'histoire,  
« De ceux des temps passés effacera la gloire ! »

Elle dit; et soudain lui manquent à la fois  
Par un trouble secret et l'esprit et la voix.

Ils touchent des Français la terre hospitalière.  
Je crois la voir encor cette bande guerrière  
D'invincibles soldats aux amples manteaux blancs,  
Dans leurs récents revers plus nobles et plus grands,  
Cent fois à mon avis qu'aux jours de la victoire.  
Ah! de ces fiers géants que la profane histoire  
Peint comme descendants d'Hercule en ce pays,  
On n'en saurait douter, vous êtes bien les fils !

Au magnanime chef de ces braves cohortes,  
La ville des martyrs ouvre aussitôt ses portes.  
A défaut d'avoir pu toujours l'y retenir,  
Elle en conservera du moins le souvenir.

Brise de l'Ibérie! aux rivages de France,  
Pour qu'ils n'en perdent pas la douce souvenance,  
Porte à tes glorieux fils tes parfums enivrants,  
Un exil éternel, c'est la mort à vingt ans!

On est en quarante-huit, de Février à peine,  
A soufflé sur Paris la froide et folle haleine,  
Que la révolution, du chant du Girondin

Fait entendre partout l'énergique refrain,  
Berlin est soulevée, à Vienne l'on se tue ;  
A Varsovie aussi l'émeute est dans la rue.  
Les rois tremblent. Partout les trônes renversés  
Par le peuple vainqueur sont aussitôt brisés.  
Au mot de liberté soudain levant la tête  
L'Espagnol exalté, marche avec la tempête.  
Pensant voir, du retour, le propice moment,  
En dépit des frimas, du rigide élément,  
Cabrera veut encor rentrer dans sa patrie.  
Oh ! comme l'espoir parle à son âme attendrie !  
Comme il sent son cœur battre à l'aspect de ces lieux  
Témoins de ses combats, de ses faits glorieux !  
De son astre ascendant ils n'ont vu que l'aurore,  
Il veut que de ses feux ils scintillent encore.  
Il relève un drapeau qu'à sa vaillante main,  
Symbole de ses droits, remet son souverain.  
L'humble habitant des champs, à sa voix populaire,  
Ressaisit son fusil enfoui sous la terre,  
Et tout prêt à lutter, court sur ses nobles pas  
Affronter de nouveau le danger des combats.  
A ceux qui sont privés d'enseigne militaire,  
Le nom de Cabrera servira de bannière.  
Sous ce chef invincible ils marchent confiants,  
Et dans ceux du passé voient ses succès présents.  
Tous les canons, qu'au jour de l'épreuve cruelle  
Il avait confiés à la terre fidèle,  
Il les retrouve intacts, et par ses mains encor  
Dans les rangs ennemis ils porteront la mort.  
Bientôt dix régiments envoyés par la reine

S'empressent de marcher sur sa trace incertaine ;  
Mais ces nombreux soldats, par l'aquilon nouveau  
Sont tous tombés brisés comme un frêle roseau.  
De son ubiquité tel est l'effet magique,  
Qu'il répand en tous lieux une terreur panique ;  
En Navarre aujourd'hui, hier en Aragon  
Demain en Catalogne ; à vrai dire sait-on  
Où pouvoir le trouver ? Redoutant son atteinte  
Chaque ville avec soin se renferme par crainte.  
Qu'importe ces moyens de précautions divers !  
Pour se rendre à Madrid les chemins sont ouverts.  
Et d'ailleurs, comme il est maître encor des montagnes,  
Cabrera, dans ses mains, tient le sort des Espagnes.  
Les deux frères de Charle, et lui-même avec eux,  
Vont suivre Cabrera ; mais toujours malheureux,  
Ils se voyent, hélas ! près de leur délivrance,  
Internés tous les trois dans des villes de France.  
Prends courage ! pourtant, Dieu te protégera.  
O roi ! tu peux toujours compter sur Cabrera.

Auprès de Morella, cette cité qui brille  
Comme antique berceau de sa noble famille,  
Il s'occupe aussitôt de compter ses guerriers.  
Six mille fantassins et cinq cents cavaliers  
Répondent à sa voix ; sur eux ils se repose ;  
Ce sont, pour la plupart, des lanciers de Tortose,  
Basques, Aragonais, Navarrais, Castellans,  
Et de fiers Alavais héros non moins vaillans.  
Sur son coursier sans tache il les passe en revue.  
De l'ardeur des combats, enflammés à sa vue,

Tous jurent de mourir ou de vaincre avec lui.  
Il rappelle à chacun de quel utile appui  
En tel lieu, pour son prince, il fut par son courage ;  
Lui parle l'idiome, et lui tient le langage,  
Voulant s'en faire aimer, d'un père à ses enfants.  
Ils partent pleins d'espoir, et partout triomphants,  
Par leur seule présence ils mettent en déroute  
Tous les corps Christinos qu'ils trouvent sur leur route.  
Et de même partout, voyent, heureux vainqueurs,  
Mille jeunes beautés les couronner de fleurs.  
En Catalogne, alors, Cabrera se dirige.  
De tombes d'ennemis, là gît plus d'un vestige.  
Ces étroits défilés d'où nul d'eux n'avait fui,  
Aussi bien que leurs cœurs au roi sont aujourd'hui.  
O que d'hymnes guerriers ! de chants patriotiques,  
Ont été répétés par ces échos rustiques !  
Pendant les deux seuls jours de paisible repos  
Qu'à ses braves guerriers accorde le héros !  
Que de gais boléras, au son des castagnettes,  
De leurs pas animés bruyantes interprètes,  
Font sourire leur chef témoin de ces ébats !  
Mais au cri d'en avant ! redevenus soldats,  
A son seul berret blanc tous soudain se rallient ;  
Et de Bidra bientôt les carillons publient  
Leur passage en ses murs. Partout on les fête ;  
A la santé du roi que la beauté porta,  
Peut-être qu'en buvant l'ivresse arriva-t-elle ?  
Mais Cabrera partout veille et fait sentinelle ;  
Et dès le lendemain à Bignon arrivé,  
Pour son malheur alors Manzano s'est trouvé

Avec dix divisions de Christinos en face  
Du lion d'Aragon. Pour prix de son audace,  
Sur sa ligne partout il se voit culbuté,  
Et Cabrera, toujours par l'ardeur emporté,  
Courant droit à ce chef, d'un élan indicible  
Il le fait prisonnier de sa main invincible.  
Mais on le sait, pour lui les ennemis vaincus  
Sont de nouveaux amis et c'en est un de plus.  
Aussi le Christino se plaît à reconnaître  
Dans le grand Cabrera son vainqueur et son maître.

Les Carlistes, dès lors, en redoublant d'ardeur,  
En tout lieu font flotter leur étendard vainqueur,  
Celui du nouveau roi pour lequel ils combattent.  
Partout pour Charles Six leurs sentiments éclatent ;  
Et les chants qui pour lui frappèrent les échos  
Purent vibrer en France au cœur d'autres héros.

En l'un de ces beaux jours communs à l'Ibérie,  
Le soleil se couchait en feu sur la patrie,  
La foudre tout à coup, dans les airs éclatant,  
De Cabrera, soudain, renverse un lieutenant.  
Philippe, du héros le jeune et digne frère,  
Le reçoit dans ses bras. Hélas ! à la lumière,  
Pauvre Olio ! tes yeux sont fermés pour toujours !  
Devais-tu de ta vie ainsi finir le cours ?

Placé sur le sommet des hautes Pyrénées,  
Au milieu des éclairs, des foudres déchainées  
Dont la tonnante voix semble étouffer le bruit,

Il tourne ses regards du côté de Madrid :

« Sur ce trône, dit-il, qu'usurpe l'injustice,

« Protégés par le ciel, aux bons toujours propice,

« Amis ! c'est à vous seuls de replacer le Roi.

« Que ces rocs de granit emblèmes de la foi,

« Le soient aussi pour vous de la force et du zèle,

« Qu'à vos serments toujours votre cœur soit fidèle ! »

Par cette allocution, chacun d'eux entraîné

Cria : Vive le roi ! d'un accent spontané.

S'il ne put mettre à fin sa loyale entreprise,

D'arriver à Madrid, cette terre promise,

Et de franchir encor la Porte du Soleil

Pour replacer son roi sur son trône vermeil ;

Il a pu sur le sien faire trembler la reine ,

Humilier une armée en sa force trop vaine,

Et vers son but constant, cherchant à parvenir,

Faire briller l'espoir d'un brillant avenir

---

## CHANT NEUVIÈME.

La Catalogne alors, bannissant son effroi,  
De bonheur frémissante, a reconnu son roi ;  
Contre ses ennemis Cabrera la protège.  
Près de San-Lorenzo dont il faisait le siège,  
Soudain de Christinos deux fortes divisions  
Provoquent au combat ses faibles bataillons.  
Cabrera fait ranger son armée en bataille ;  
De ses guides vaillants bronzés par la mitraille,  
Pour seconder le chef en ce glorieux moment,  
Cortesero soudain prend le commandement.  
Le bronze gronde et tonne ; aux soldats d'Isabelle  
Il porte incessamment une terreur nouvelle.  
Les lanciers de Tortose au galop des coursiers,  
Culbutant devant eux des escadrons entiers,  
Les font fuir ; les clairons de la royale armée  
Ont sonné du succès la note accoutumée,  
Et ses vaillants guerriers ont sur le champ d'honneur  
Acclamé Charles Six leur monarque et seigneur.

O gloire à vous, soldats, dont la noble conduite  
Devrait servir d'exemple aux devoirs qu'elle excite.  
Noble corps, digne en tout de votre général,  
Heureux ou malheureux, vous qui d'un cœur égal,  
Bien que des privations vous souffrîtes l'atteinte,  
Ne voulûtes jamais faire entendre une plainte !  
C'est qu'au plus haut degré, sans cesse on put le voir,  
Il existe chez vous cet amour du devoir ;  
Comme y brûle toujours l'amour de la patrie ;  
Vous l'avez bien compris, enfants de l'Ibérie !  
Oui, votre cause est sainte, et désormais vos droits  
Aux peuples sont sacrés autant au moins qu'aux rois.  
Comme de l'Océan, en ses jours de tempêtes,  
La vague gémissante enflant ses larges crêtes  
Se succède sans cesse et sans cesse remplit  
La grève et ses échos de son lugubre bruit.  
De cette armée, hélas ! telle est la destinée !  
A de nouveaux combats chaque jour entraînée,  
Elle ne peut goûter un instant de repos,  
Et n'en poursuit pas moins ses glorieux travaux.  
Luttant seul contre dix, sans jamais qu'il se lasse,  
Cerné de toute part, Cabrera se surpasse.  
Pour sortir d'un péril quand on le croit à bout,  
Son génie inventif brille et supplée à tout ;  
Et tel que l'aigle altier se jouant de l'orage,  
En dépit de l'obstacle il se fraye un passage.

Sur les rives du Ter, dont les limpides eaux,  
De la truite légère ordinaires berceaux,  
En se précipitant des hautes Pyrénées

Vont baigner de leurs flots ces plaines fortunées,  
Malgré les feux brûlants d'un soleil du Sahra  
Les troupes d'Isabelle attendaient Cabrera,  
D'un combat en ce lieu, voulant courir la chance.  
Son armée en bon ordre, au devant d'eux s'avance ;  
Mais s'ils sont peu nombreux, en ces occasions  
Sa présence toujours double ses bataillons.  
La bataille s'engage, acharnée et sanglante ;  
Le canon dans les rangs va porter l'épouvante.  
Par le fer et le plomb, et vainqueurs et vaincus  
Sont bientôt sur le sol pèle-mêle abattus ;  
Et calme, Cabrera dominant la tempête,  
Tantôt à leurs côtés et tantôt à leur tête,  
Par sa rare valeur animant les soldats,  
Fait tourner pour les siens la chance des combats,  
Le vaincu que la mort n'a pas pris pour victime  
Epreuve la pitié de son cœur magnanime,  
Et Cabrera, clément comme il le fut toujours,  
Donne ordre, du blessé, qu'on épargne les jours ;  
Puis sur le sol sanglant en plantant sa bannière,  
Acclame Charles Six, roi de l'Espagne entière ;  
Et la bruyante voix des fidèles échos  
Alla redire au loin les accents du héros.

●

C'est par ces actions d'audace et de génie,  
Profondément ému, que le roi d'Ibérie,  
Pour l'honorer encor le fit marquis del Ter ;  
Mais ce succès, hélas ! il le dut payer cher,  
Car au fort du combat, une balle ennemie,  
Lui brisant le genou mit en péril sa vie ;

Et comme on n'en pouvait faire l'extraction :

« N'est-il plus de chevaux, dit-il, en Aragon,

« Pourquoi craindre ? » Beau mot digne de l'ère antique !

Quel point trouverait-on sur le sol ibérique

Qui ne soit arrosé du plus pur de son sang !

Et cependant il peut, nouveau Coriolan,

Bien que stigmatisé par le feu des mitrailles,

Passer parmi les siens pour vierge des batailles.

Muse ! viens soutenir les accents de ma voix !

Car je veux dignement célébrer tes exploits,

Comte de Morella, mon vaillant capitaine,

Le vengeur de ton roi. Sur la brillante scène

Où l'on te vit monter, déjà, comme un héros,

L'Europe te contemple, et tes jaloux rivaux

De ton noble ascendant cédant sans cesse aux charmes,

Sont contraints en tous lieux de te rendre les armes ;

Oui, ton nom glorieux, dans la postérité,

Près de celui du Cid, sera partout cité.

Nymphes des Pyrénées, aux charmantes bruyères ;

Bords du Guadalquivir, aux roses printanières,

Ombragés de jasmins, de myrtes, d'orangers.

Èbre majestueux, dont les verts oliviers

S'enlacent amoureux à la vigne sauvage ;

Et toi, rive embaumée où coule en paix le Tage,

Apportez vos tributs au héros d'Aragon

Et venez de vos fleurs ceindre son digne front.

Charles Six, à son tour, comme son noble père,



Veut que son général à ses ordres défère,  
En lui disant, pour lui, de ménager ses jours.  
« Ils sont à ton pays, tu les lui dois toujours, »  
Dit le roi, confirmant, non moins juste que sage,  
Tous les titres d'honneur qu'il reçut en hommage.

Il se pourrait qu'un jour l'histoire ne parlât  
Pas plus de ton comté que de ton marquisat,  
Toutefois, Cabrera, sois sûr que de ta gloire  
Le grand peuple espagnol gardera la mémoire,  
Mais cette gloire, hélas ! il la faut acheter.  
Et par l'épreuve seule on la peut mériter.

Bien que toujours vainqueur, après huit ans de lutte,  
Aux caprices du sort incessamment en butte,  
C'est dans la France, encor, cerné de toute part,  
Qu'il croit devoir rentrer avec son étendard.  
Dans ce pays voisin, il n'a plus à combattre ;  
Mais que de cœurs, du moins, son nom seul y fait battre  
Et ce nom, aussi prompt que l'électricité,  
Dans la foule, soudain, est partout répété.  
Dans son admiration spontanée, unanime,  
Chacun veut contempler ce héros magnanime.  
De leur pays, partout, pâtres et grands seigneurs  
Accourent, empressés, lui faire les honneurs.

Par le feu des combats cette face brunie,  
Impose le respect à la foule attendrie,  
Dont les bras fraternels, les regards bienveillants,  
Accueillent à l'envi les guerriers castillans ;  
Car de la France on sait que l'honneur militaire

De celui de l'Espagne est toujours solidaire.

Mais le canon, au loin, retentit dans les cieux ;  
Des Carlistes, hélas ! sont-ce là les adieux,  
Bien que vainqueurs encor, à leur chère patrie ?  
Il n'en faut plus douter ; et cette infanterie  
Du côté de la France est pour les désarmer ;  
On en a reçu l'ordre, il faut s'y conformer.  
Au milieu des Français, elle est là cette armée ;  
Cabrerla la commande et sa voix animée  
Par cet habituel sentiment de l'honneur  
Qui l'inspira toujours au moment du malheur,  
S'adressant au préfet : Par le peuple de France,  
« Lui dit-il, pour garder ici la convenance,  
« Nous serons désarmés, mais non par vos soldats,  
« Des Espagnols vivants vous ne l'obtiendrez pas. »  
Moment d'angoisse, hélas ! aux frontières d'Espagne  
Du canon ennemi retentit la montagne ;  
Et de l'autre côté, l'arme au bras, les Français  
Restent là dans l'attente. Eh quoi ! je reconnais  
Parmi celles alors qui flottent à ma vue,  
Une noble bannière en tout temps bien connue ;  
C'est du quarante-sept le glorieux étendard.  
De son colonel Combe, encor de toute part  
J'y vois briller le sang. Régiment intrépide !  
Bien digne d'avoir eu pour combattre un tel guide !  
Car par tradition, on sait, trop bien, hélas !  
Que la garde meurt, mais qu'elle ne se rend pas.  
Mentalement alors, tous les soldats approuvent  
De ces fiers Espagnols le refus qu'ils éprouvent ;

Et du pain du soldat, s'empressent généreux  
De venir partager la ration avec eux.

Au versant de l'Atlas, comme en cette frontière,  
Capitaine Tribout, ton noble caractère,  
A l'aspect du malheur s'est constamment montré,  
Dans l'espoir que l'Espagne un jour t'en saura gré.  
Honneur, honneur à toi!... les Castillans entrèrent;  
Mais c'est aux mains du peuple alors qu'ils déposèrent  
Ces armes par leur roi confiées à leur honneur.  
Grâce à toi, Cabrera! car cet acte du cœur  
Pour les tiens fut du moins encore une victoire,  
Un espoir pour le roi, pour l'Espagne une gloire.

Sur le beau sol de France, internés désormais,  
De même que partout ils laissent des regrets,  
Et deviennent, dès lors, parmi leurs nouveaux frères,  
Des modèles d'honneur et de vertus guerrières.  
Aussi gloire à vous tous, soldats si généreux,  
Et gloire à vous, surtout, à vous chefs valeureux,  
Zumala-Carreguy, de mémoire immortelle,  
Intrépide Santos, Elio si fidèle,  
Alza, Balmaceda, vous, illustre Erraso,  
Guergué, don Sebastien, vertueux Moreno,  
Vous Arnao, Polo, braves et dignes frères,  
Eguia, Tristani, nobles, beaux caractères;  
Et vous, Villareal, vous Zariategui,  
Ah! que ne puis-je tous citer vos noms ici!

Mais lorsque des soutiens du trône légitime,  
Je chante la valeur, la vertu magnanime,  
Puis-je vous oublier, ô nobles étrangers,

Vous qui, sans hésiter, laissâtes vos foyers  
Pour défendre un principe, une cause sacrée !  
Non, ma muse, toujours du bon droit inspirée,  
Conservera de vous un souvenir profond :  
Mirabeau, Scharzemberg, Montilli, d'Aigremont,  
La Rochejaquelein, Coëtlogon, d'Aubeterre,  
Puis vous, lord Ranelagh, honneur de l'Angleterre ;  
L'Espinasse, de Hell, et Laborde et Blacas,  
Votre beau dévouement ne s'effacera pas.  
A vos mânes, ici, j'offre cette couronne,  
La douleur la tressa, l'admiration la donne.  
Le cyprès, l'immortelle unis à ce laurier  
Ont été recueillis au tombeau d'un guerrier ;  
Transplantés sur le vôtre, ils y croîtront sans peine,  
Les défenseurs des rois sont partout des Turenne !

Mais tel mort en léguant son exemple au vivant,  
Peut s'en voir égalé ou surpasser souvent.  
A ton nom, Cabrera, si ma muse lyrique  
Désirant célébrer ta valeur héroïque,  
Dans ses modestes vers a voulu s'inspirer,  
Son but, le seul auquel elle dût aspirer,  
Ce fut de retracer, de proclamer ta gloire ;  
Je le devais d'ailleurs à mon cœur, à l'histoire ;  
Sincère, juste, grand, noble, franc, généreux,  
Magnanime, loyal autant que valeureux ;  
Comme autrefois Bayard, sans reproche, sans crainte,  
Il fut dans ses rapports ennemi de la feinte ;  
Et sa sage prudence en administration  
Put balancer l'ardeur qu'il sut mettre à l'action.

Ainsi qu'Abd-el-Kader, de ses mains désarmées  
Il créa néanmoins et maintint des armées ;  
Et les places alors que son art bastionna,  
Son génie inventif les approvisionna ;  
La science est pour lui tellement familière  
Qu'il semble posséder l'intuition de la guerre.  
Pour rencontrer enfin autant d'habileté  
Il faudrait remonter jusqu'à l'antiquité.  
Depuis qu'il est soldat, moderne Viriate  
En Espagne, toujours, si l'on voit qu'il combatte  
C'est pour des droits sacrés qu'il veut voir respectés,  
Pour un principe enfin et pour ses libertés,  
Sa poitrine et son front tout couverts de blessures,  
A ses contemporains, comme aux races futures,  
Diront qu'infatigable, intrépide guerrier,  
En tête dans l'attaque, en retraite dernier,  
Soldat ou citoyen, selon qu'on le contemple,  
Des devoirs à chacun il sut donner l'exemple.  
Aigle au cœur de lion, les peuples de l'Orient  
En eussent fait sans doute un Brahma foudroyant.  
En stratégie, ainsi que Maurice et Turenne,  
Il établit toujours comme règle certaine  
Qu'il faut mieux commander à dix mille soldats  
Que d'avoir à guider, diriger aux combats,  
Ces masses de guerriers innombrables phalanges  
Qui ramènent la guerre au sortir de ses langes.  
Dans le sein des soldats son vrai cœur de lion  
Semblait avoir passé par transmutation,  
Et de sobriété, de calme et de courage,  
Tous luttaient avec lui dans le fort de l'orage.

En lui seul ayant foi, convaincus en leur cœur,  
Qu'avec lui combattant, on est toujours vainqueur.

Mais au jour des revers, si de l'Occitanie,  
Sur la plage qui vit révéler un génie  
De Bonaparte alors il retrouva les pas,  
Dans Ham, plus tard aussi, trop malheureux, hélas !  
Du second empereur il précéda l'entrée ;  
Conformité de sort doublement illustrée !  
Qui peut y découvrir ce que pour Cabrera  
Dans l'avenir bientôt elle décidera !  
Mais si pour lui, les jeux trop sanglants de Bellonne  
Aujourd'hui sont passés ; les loisirs que lui donne  
Cet exil prolongé qu'il s'impose à regrets,  
En eux portent du moins des germes de succès.  
Car en la France alors qu'à bon droit il admire,  
Les toits hospitaliers des d'Albon, des Le Mire,  
Lui permettent du moins d'étudier à fond  
Les secrets de cet art ingénieux, profond,  
Qui rendit en tout temps ses armes invincibles.  
Il voit, en Albion, des lois imprescriptibles,  
Les commente et comprend les riches résultats  
D'un commerce étendu jusqu'aux lointains climats.

Mais dans son avenir avant de lire encore,  
De l'astre en son midi remontons vers l'aurore ;

Fatigué de dormir en son ancien berceau,  
Nous le voyons voguer vers le monde nouveau.  
Le besoin d'étudier en tout lieu l'accompagne.

Aux bords américains il retrouve l'Espagne ;  
Et pour sa métropole, il calcule à regrets  
Ces milliers de colons échappés à jamais.  
D'abord il voit les lois imposées au Mexique  
Par la force et le fer ; la confiance publique  
Devenue au Pérou l'égide de l'État,  
Potosi, ses filons, par leur brillant éclat  
Frappent aussi ses yeux ; sa pensée attendrie  
Regrette ces trésors perdus pour la patrie.  
Il s'en va reposer son esprit et son cœur  
A Cuba, ce diamant d'admirable splendeur,  
Aux arbres toujours verts ; puis il voit du Batave  
Les îlots florissants exploités sans esclave.  
A l'aspect des colons émancipés un jour  
Et que la vieille Albion a perdus sans retour,  
Pour ses anciens sujets il comprend sa tendresse.  
Il voit que le Brésil en puissance, en richesse,  
Avec l'Inde plus tard ne pourra pas lutter.  
Il trouve en l'Indoustan, mais sans s'en affecter,  
L'idolâtrie encor sur la terreur greffée  
Et la loi naturelle en la Chine étouffée.  
Des railways en Afrique admirant nos essais  
De leur extension il prévoit les succès,  
Et d'Algérie au Cap, en augure d'avance,  
Pour les populations des sources d'opulence,  
Il voit chez l'Osmanlis, son Coran à la main,  
Se débattre, en mourant, le sultan bysantin.  
Pitoyable au malheur, des Chrétiens de Syrie,  
Il relève le cœur, réchauffe l'énergie ;  
Puis à Jérusalem, la cité des douleurs,

Sur le tombeau du Christ il va verser des pleurs.  
Sa bouche, avec respect, se pose sur l'épée  
Dont Bouillon défendit cette terre trempée  
Du sang de ses martyrs. Au berceau de la foi  
Il prie, on peut le croire, en faveur de son roi.  
C'est là qu'Abd-el-Kader vint s'offrir à sa vue.  
Pris d'une sympathie immédiate, imprévue,  
Ces cœurs d'élite alors soudain s'étaient compris  
Et tous deux admirés, sans en être surpris.  
A Vienne il a pu voir le vainqueur de Novare,  
De la fidélité, comme lui, type rare,  
Avant que de mourir, heureux de l'embrasser,  
Descendre de cheval exprès pour le presser.  
En Allemagne, en Suisse, en France, en Italie,  
Les sciences, les arts, que son goût étudie,  
Le charment ; mais partout il ne peut revenir  
De ces nombreux soldats que semble entretenir  
Le soupçon inquiet, l'injuste méfiance.  
Voyant l'ambition étendant sa puissance  
A leur perte pousser les peuples et les rois ;  
« Ce n'est pas, se dit-il, encor pour cette fois  
« Que le jour du bonheur luira sur cette terre ? »

Moderne Fabius, il retourne à regrets  
A l'ombre de ses bois défricher ses guérets,  
Et là, lorsque sa main a quitté la charrue,  
Que les âges passés renaissent à sa vue,  
Son esprit, réveillé par plus d'un souvenir,  
Médite le présent, prépare l'avenir.

Antique et noble sol de l'heureuse Ibérie !  
Où l'on retrouve encor l'amour de la patrie  
Où le monde romain, dont tu fus le flambeau,  
Vaincu par toi, jadis, rencontra son tombeau.  
Aujourd'hui, c'est de toi, qu'imprudemment on ose,  
Des beaux jours reculés de ton apothéose,  
Oubliant à la fois les fastes, la splendeur,  
Afin de t'abaïsser, mesurer ta grandeur !  
Va, de ces vains efforts ne garde aucune crainte ;  
De la superbe Tyr, de la riche Corinthe,  
Ces deux reines des mers, s'il n'a fallu qu'un jour  
Pour voir s'évanouir leur éclat sans retour,  
Il n'en peut être ainsi du lion de Castille.  
Semblable à ce phénix dont l'éclat toujours brille,  
Combattant sans relâche, il n'aura de repos  
Qu'alors qu'autour de lui tomberont ses rivaux.  
De tes nobles enfants, l'un et l'autre hémisphère  
Connaissent la grandeur et la vertu guerrière.  
Peut-être est-il prochain, le jour où l'Éternel  
Reconnaissant à tous, en son cœur paternel,  
Leurs droits à son amour, leurs titres à sa gloire,  
Les indemniserà mieux qu'ils peuvent le croire.  
Espagne ! espère-le ; tes sept siècles entiers  
De combats pour la croix si souvent meurtriers,  
Pour t'en glorifier, admis en sa balance,  
Obtiendront de ton Dieu leur juste récompense.

FIN.









